
3 1761 08009694 4

Bodson, Félix
Hérous

PQ
2603
D238H4

Félix BODSON

2613

HÉROUS

DRAME EN CINQ ACTES
ET EN VERS



LIÉGE
Thone, Imprimeur-Éditeur

1920

A monsieur Auguste Vierset,
en confraternel hommage,

Félix Bodson

HÉROUS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Antonio Perez, drame en vers. (Mathieu Thone, éditeur à Liége).

Pierrot Millionnaire, *L'Écrivain Public*, comédies en vers (Edition du « Thyrse », Bruxelles. — Mathieu Thone, édit.)

Huit Contes pour Enfants. (Mathieu Thone, édit.)

Au Long du Chemin, poèmes. (Mathieu Thone, édit.)

Trois Comédies (en vers) : *Frère François Rabelais*, *La Leçon du Cid*, *La Cour du Roi Pétaud*. (Liége, Imprimerie « La Meuse » ; Paris, Action d'Art).

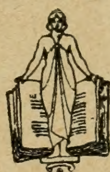
A paraître : *Sous le Canon boche*, poèmes.

Félix BODSON

HÉROUS

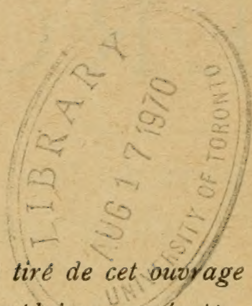
DRAME EN CINQ ACTES

ET EN VERS



LIÉGE
Thone, Imprimeur-Éditeur
1920

PQ
2603
O238H4



Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires numérotés
sur papier vélin.

PERSONNAGES

HÉROUS.

HÉMAËL ABDER ROMMÔ SALEM RIGUEL GUEROS MARÉOUS PHANIEL	disciples d'Hérous.
MYLON THARÈS	frères d'Hérous.

PHALARÈS, ami d'Hérous.
SANDRAS.
Le Gouverneur.
Le Prêtre.
Un soldat.
Un bourreau.

MYRIELLE.

MÉLITA, mère d'Hérous.
JANINA, sœur d'Hérous.
MÉALI, sœur de Myrielle.
FATIME.
COLOMBE.
Une jeune femme.
Une étrangère.

Hommes et femmes du peuple.
Pêcheurs, marchands. soldats.

La scène se passe en Orient, il y a très longtemps.

HÉROUS

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

ACTE PREMIER

La scène représente un petit port de pêche au bord d'un lac. A droite et à gauche, des maisons blanches dans le feuillage. Le sol descend en pente douce vers l'eau, qui miroite entre des collines inondées de lumière. Au bas de la grève, des barques sont amarrées, dont les mâts et les voiles se détachent sur l'horizon resplendissant.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE JEUNE FEMME, UNE ÉTRANGÈRE, puis RIGUEL.

Les deux femmes viennent du fond. Elles s'arrêtent devant la porte de Fatime, second plan à gauche.

L'ÉTRANGÈRE.

Comment va ce matin l'enfant de votre amie?

LA FEMME.

Hélas! depuis trois jours, elle semble endormie;
Et l'on craint que jamais ne se rouvrent ses yeux.
Elle meurt doucement d'un mal mystérieux...
Pauvre Fatime! L'an passé, l'on mit en terre
Son époux. Elle était déjà bien solitaire.
Que sera-ce demain?...

L'ÉTRANGÈRE, montrant une maison.

Est-ce une veuve aussi,
La femme aux traits si doux qui vit sous ce toit-ci?

LA FEMME.

Oui. C'est la bonne Mélita. Le Ciel l'assiste!

L'ÉTRANGÈRE.

Hier, je l'ai vue à la fontaine. Elle a l'air triste.

LA FEMME.

Le dernier de ses fils a perdu la raison.
Il est presque toujours absent de la maison.
Il court les grands chemins. Des gens lui font cortège.
Il parle de s'aimer, de s'entr'aider, que sais-je?
Pauvre garçon: il se prétend l'élu de Dieu!
J'ai peur qu'on ne le jette en prison avant peu.

Riguel paraît. Il s'arrête et écoute.

L'ÉTRANGÈRE, vivement.

C'est Hérous, n'est-ce pas, que cet homme s'appelle?

LA FEMME.

Oui. Vous le connaissez?

L'ÉTRANGÈRE.

Non, mais dans Corymbelle,
La ville d'où je viens, des gens disaient de lui
Qu'il apporte l'aurore au monde plein de nuit,
Que la foule l'écoute en silence, éblouie,
Qu'il peut guérir l'aveugle et rendre au sourd l'ouïe
Et qu'à son ordre un jour le soleil se voila.
Et c'étaient des pêcheurs qui prétendaient cela.

LA FEMME, à Riguel, ironiquement.

Entendez-vous, Riguel, ce qu'au loin l'on raconte?

RIGUEL, gravement.

O femme, à vous moquer, ne soyez pas trop prompte.
Au temps, je m'en souviens, où nous étions enfants,
Par les beaux soirs d'été, quand les cieux étouffants
S'apaisaient, constellés de flambantes étoiles,
A l'heure où vers le port s'en reviennent les voiles,
Hérous, le moins âgé de nos jeunes amis,
Parfois nous rassemblait près des flots endormis.
Nous l'écoutions, couchés dans la tiédeur du sable.
Le charme de sa voix, tendre, indéfinissable,

Nous allait jusqu'à l'âme ; et quand nous le quittions,
Nous nous sentions plus purs, plus doux que les rayons
Dont la lune, argentant les palmiers de la rive,
Eclairait au retour notre marche pensive...

Sandras paraît, accompagné de Myrielle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SANDRAS, MYRIELLE.

SANDRAS, à la jeune femme.

N'est-ce pas en ces lieux qu'habite un oiseleur
Répondant au fier nom d'Artabos le siffleur?

LA FEMME, indiquant de la main.

Regardez ces maisons : il loge en la dernière.

SANDRAS, lui donnant une pièce de monnaie.

Merci, la belle.

Il passe. A Myrielle.

O jeune fille singulière,
Je t'offre des bijoux, et tu veux des oiseaux.
Allons, je remplirai ta cage de roseaux
Des chanteurs dont la voix est la plus éclatante.

Bas, à l'oreille de sa compagne.

Mais avant mon départ, viendras-tu sous ma tente?...

MYRIELLE.

Oui, je te le promets...

Ils sortent. Les deux femmes et Riguel remontent.

SCÈNE III.

HÉMAËL, SALEM, ROMMO.

Ils arrivent par la gauche et s'arrêtent, émus, à quelque distance de la maison d'Hérous, que décore une vigne.

SALEM.

C'est ici sa maison.

HÉMAËL.

Voici donc son berceau! Je vois l'ample horizon
Où ses regards se sont reposés tant d'années...
Ah! mes frères, les lieux où nos âmes sont nées
Ont un peu mis en nous de leur propre beauté.
Mais celle que revêt ce pays enchanté,
Le bleu pur de ses eaux et l'or de sa lumière,
Dans l'âme du bon Maître a passé tout entière...

ROMMO.

Je bois l'air rafraîchi par ce lac azuré,
L'air que pendant trente ans Hérous a respiré!

HÉMAËL.

Ce chemin qui, poudreux, par les champs se déroule
Et qu'ont foulé ses pieds, à mon tour je le foule!

ROMMO.

Mon oreille est ouverte au doux bruit familier
Qui le faisait à l'aube en riant s'éveiller!

HÉMAËL, montrant la vigne.

Et je pourrais cueillir, ma main presque les touche,
Des fruits pareils à ceux qu'il portait à sa bouche!

SALEM.

Il s'est approché de la porte. Il entend des pas dans la maison. Il vient vivement à ses deux amis et les entraîne.

On vient : éloignons-nous et restons à l'écart,
En attendant qu'Hérous soit prêt pour le départ...

Ils sortent.

SCÈNE IV.

HÉROUS, MÉLITA, JANINA.

Mélita sort la première. Elle s'assied sur un banc sous la treille et s'occupe à réparer un filet de pêche. Janina s'assied près d'elle et l'aide. Peu après, survient Hérous, pensif.

MÉLITA, à Hérous.

C'est donc vrai, mon enfant, tu veux nous fuir encore?

HÉROUS, souriant.

Oui, ma mère, il le faut.

MÉLITA.

Quelle soif te dévore
D'ainsi courir le monde? Es-tu pas bien ici?
Ne t'y chérit-on pas profondément?

HÉROUS.

Oh! si.
Je vous chéris de même. Et j'aime bien mes frères,
Quoique nous cheminions par des routes contraires:
Ce sont des réguliers, je suis un vagabond;

Regardant Janina.

Je t'aime aussi, ma sœur au doux visage blond;
Et je bénis l'humble maison qui m'a vu naître...

Un silence.

Si je vous aimais moins, j'y resterais peut-être...

Sur un regard interrogateur de sa mère.

Le cœur que j'ai, ma mère, est à ce point aimant,
Qu'il ne peut se nourrir d'un amour seulement.
Traitez sa passion d'absurde et de démente:
C'est à l'amour universel qu'il s'alimente;
Oui, tous les hommes sont mes frères bien-aimés,
Vers qui je vais sans réfléchir, les yeux fermés.
Je les appelle à moi, dans mes bras je les presse;

Et plus je vous chéris, plus ils ont ma tendresse;
Car un jardin parfois sort d'une seule fleur,
Et votre affection me découvre la leur.

MÉLITA, se levant.

Mon fils, mon pauvre enfant, je ne sais qu'une chose:
Tu m'es bien cher... Et ce nouveau départ me cause
Beaucoup de peine... On dit qu'à tous les carrefours,
Tu rassembles les gens comme un faiseur de tours;
Et tu les prêches. L'un te prend pour un prophète,
Et l'autre pour un fol ou pour un trouble-fête..
De quoi leur parles-tu?...

HÉROUS.

Je leur parle de Dieu.

MÉLITA.

Laisse aux prêtres ce soin.

HÉROUS.

Autant que l'eau du feu,
De leurs sombres discours diffère ma parole.
Ils désolent notre âme; et moi, je la console.
Ils vont terrorisant, guerroyant, maudissant.
J'accueille le coupable ainsi que l'innocent.
Ils menacent sans fin. Sans cesse je rassure.
Leurs doigts brutaux ne font qu'enfiévrer la blessure
Qu'avec légèreté, panse et ferme ma main.
Ce qu'ils promettent dans leur morgue pour demain,
Je le donne aujourd'hui, je le donne avec grâce.
Mon culte est nu. Le leur, de faste s'embarrasse.
Ils sont tristes, je ris. Ils condamnent, j'absous.
Ils sont froids, je réchauffe. Ils sont durs, je suis doux...

Un silence.

JANINA, se levant à son tour.

Et que dis-tu, mon frère, à ces gens sur la route?

HÉROUS.

Je leur dis : Dieu est bon. Que nul ne le redoute :
Il ne demande à ses enfants que de l'amour.
Les forts ont fait leur temps. Des faibles, c'est le tour.
Par la seule tendresse, on conquerra le monde :
Témoignez à tout homme une amitié profonde;
Et si loin que le mal ait pu le dévoyer,
Soyez-lui comme un frère issu de son foyer.
Je leur dis : Bannissez tout orgueil de votre âme ;
C'est lui qui met sur nos chemins le plus de drame.
Je leur dis : Soyez purs et vivez simplement ;
Tout plaisir vain s'épuise et s'achève en tourment.
Et je leur dis encore : Aux pires violences,
Opposez la douceur. Les glaives et les lances,
Quelque acérés qu'ils soient, s'émousseront un jour,
A force de frapper des boucliers d'amour.

MÉLITA.

Et la foule te croit?

HÉROUS.

C'est beaucoup qu'elle écoute.
Mais déjà dans son cœur, j'ai fait germer le doute;
Et plus d'un, pour marcher docile à mon côté,
Parents, maison, sans un regret a tout quitté.

MÉLITA.

Quoi ! ce n'est point assez qu'une mère ici pleure?

HÉROUS.

Dites, si pour sauver notre chère demeure
Et tous ceux qu'elle abrite, il me fallait demain
M'arracher de vos bras et me mettre en chemin,
M'arrêteriez-vous?...

MÉLITA.

Non.

HÉROUS.

Faut-il donc qu'on balance
Pour la famille et la maison par excellence?
Et peut-on nous blâmer quand nous laissons nos seuils
Pour voler au secours des hommes pleins de deuils?

MÉLITA.

Va, tu les connais mal. Combien feront risée
Du rêve généreux dont ta tête est grisée!

HÉROUS.

Que l'ombre de la mort effleure un jour leur front,
Vers moi, les yeux en pleurs, les rieurs reviendront.

MÉLITA.

On te diffamera.

HÉROUS.

Mon âme est toute blanche.

MÉLITA.

On t'ôtera le pain de la bouche.

HÉROUS.

J'étanche
Ma soif à la fontaine et je dîne d'un fruit.

MÉLITA.

Les docteurs t'en voudront.

HÉROUS.

Je ne suis pas instruit.

MÉLITA.

Tu cherches, dira-t-on, la perte des royaumes :
Ah! prends garde au bourreau!

HÉROUS.

Je lui tendrai mes paumes :
Je prêche la concorde et j'apporte la paix.

Un silence.

MÉLITA.

Je t'admire, ô mon fils ! Mais... si tu te trompais ?

HÉROUS.

Ah ! d'un doute émouvant, je fus longtemps la proie.
Lucide ou fou, suivais-je ou non la bonne voie ?

Plus bas.

Mais vous ne savez pas que j'eus des visions :
La nuit, je voyais Dieu couronné de rayons.
Il me parlait : sa voix caressante et profonde
Enchantait mon sommeil, me baignait comme une onde.
Il m'appelait son fils, il me prenait la main
Et me disait : Tu sauveras le genre humain !
Maintenant, en plein jour, dans les champs grandioses,
—On peut bien, n'est-ce pas, vous confier ces choses ?—
Quand l'ardeur de midi rend les chemins déserts,
Le Seigneur m'apparaît flamboyant dans les airs.
La splendeur du soleil à son aspect s'efface.
Et nous nous retrouvons tous les deux face à face,
Et sa voix paternelle emplit l'immense azur...
Non, non, je n'erre pas, ma mère, j'en suis sûr !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MYLON, THARÈS.

Mylon et Tharès sortent de la maison.

MYLON, mettant une main sur l'épaule d'Hérous. D'un ton cordial.

Te voilà, songe-creux !

THARÈS, l'embrassant, même ton.

Prophète, qu'on t'embrasse !

MYLON.

Hé! frère, cette fois, nous feras-tu la grâce
De rester quelques jours parmi nous? La moisson
Va tomber sous nos faux. Courage! beau garçon.
Viens avec nous lier gaîment la gerbe blonde.

HÉROUS, d'une voix douce.

Je moissonne les cœurs; et mon champ, c'est le monde.

Mylon hausse les épaules.

THARÈS, montrant les barques du fond.

Vois, nos bateaux sont prêts à bondir sur les eaux.
Tantôt ils voleront comme de blancs oiseaux
Sur les flancs poissonneux de la vague chantante.
Viens! Voguer librement n'a donc rien qui te tente?

HÉROUS, même ton.

Non. Sur une autre mer je jette mes filets,
Depuis les matins bleus jusqu'aux soirs violets.

MYLON.

Ah! oui, tu veux régénérer la terre entière.
Insensé! Sur quoi donc as-tu quelque lumière?
Sais-tu tailler un cep? Sais-tu fouir le sol?

HÉROUS, même ton.

Non, mais je reconnais les oiseaux à leur vol.

THARÈS.

Sais-tu dresser un mât? Sais-tu carguer les voiles?

HÉROUS, même ton.

Non, mais par tous leurs noms, je nomme les étoiles.

MYLON.

Un savoir enfantin!

THARÈS.

Tu te repais de vent,
De fumée et d'eau claire!

HÉROUS, même ton.

O mes frères, souvent,
La vérité tomba des lèvres innocentes
D'un enfant qui cueillait des fleurs au long des sentes...

JANINA, souriante.

Hérous, n'écoute pas ces deux méchants garçons.

MYLON, riant.

Au fond, c'est un grand fou... mais nous le chérissons.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FATIME, puis des gens du peuple attirés par les cris de Fatime.

FATIME. Elle sort de sa maison, traverse la scène en courant et vient à Mélita, sur le sein de laquelle elle s'abat.

Au secours, Mélita! Par pitié, venez vite...
Ma fille va mourir...

Elle sanglote.

Oh!... ma pauvre petite!...

MÉLITA, qui la soutient, à Hérous, qui s'avance.

Depuis trois jours, son enfant gît sans mouvement...

FATIME, pleurant et entraînant Mélita vers sa demeure.

Elle respire encor... mais c'est si faiblement,
Qu'on n'entend presque plus le bruit de son haleine...
Je ne sais plus que faire... Elle a huit ans à peine...
Et voilà qu'elle meurt... Ah! le sort est bien dur...
Et c'est à se briser le front contre le mur...

Elles entrent dans la maison de Fatime.

SCÈNE VII.

HÉROUS, JANINA, THARÈS et MYLON, ces deux derniers, un moment. GENS DU PEUPLE. Les gens du peuple se sont rassemblés au fond et parlent bas en regardant la porte de Fatime.

JANINA.

Pauvre Fatime!...

MYLON, avec un soupir.

Inclinons-nous...

THARÈS, même jeu.

Oui... c'est la vie!

Ils rentrent dans leur maison.

JANINA, allant à Hérous, qui s'est retiré à l'écart. Bas.

Hérous, ne peux-tu rien pour cette enfant?

HÉROUS.

Je prie

Un silence.

JANINA, très émue.

En toi, j'ai foi, mon frère... Entre dans ce logis:
La mort en sortira.

HÉROUS.

Tu blasphèmes!

JANINA.

Agis.
Quelque chose me dit qu'un miracle s'apprête.
Marche: la main de Dieu repose sur ta tête.

HÉROUS.

Lui seul opère des prodiges, Janina!

JANINA.

Songe à la mission d'amour qu'il te donna.

HÉROUS.

Je ne sauve que l'âme.

JANINA.

En toi, veux-tu qu'on croie?
Guéris aussi la chair à tant d'affres en proie.

HÉROUS.

Qui sait si Dieu ne trouve pas dans nos douleurs
L'instrument qui lui sert à nous rendre meilleurs?

JANINA.

Cependant, de nos maux, souvent il nous délivre.

HÉROUS.

Il défend qu'on le juge.

JANINA.

Il commande de vivre...
Et si vraiment, pour nous guider, Dieu t'a choisi,
Tu peux nous le prouver aujourd'hui... Penses-y...

Elle remonte vers le fond.

HÉROUS. Il tombe à genoux et joint les mains.

Ordonnez-vous, Seigneur, par cette bouche pure,
Que votre esclave violente la nature?
Faites, en la détresse obscure où je me vois,
Que mon cœur inquiet perçoive votre voix.
Dissipez à jamais l'ombre d'un dernier doute.
O mon Dieu! je vous aime... et j'attends,.. et j'écoute...

Un silence. Soudain, son visage s'illumine. Il se redresse, transfiguré. Il va droit à sa sœur, au milieu d'un groupe. A voix haute.

Conduis-moi tout de suite au chevet de l'enfant!

Ils entrent chez Fatime.

SCÈNE VIII.

ABDER, vieillard à barbe blanche, RIGUEL, GENS DU PORT, HOMMES, FEMMES, ENFANTS, QUELQUES MARCHANDS ÉTRANGERS, puis HEMAËL, SALEM, ROMMO, puis après, SANDRAS et MYRIELLE.

PREMIÈRE FEMME, à une autre.

Dites, avez-vous vu de quel air triomphant
Il a poussé la porte ?

DEUXIÈME FEMME.

Il me plaît, ce jeune homme.

UN MARCHAND.

Est-il d'ici ?

RIGUEL.

Voilà sa maison.

SECOND MARCHAND.

On le nomme ?

TROISIÈME FEMME.

Hérous.

PREMIER MARCHAND.

Ah ! c'est ce fou qui tient de grands discours
Aux pâtres des hameaux comme aux gens des faubourgs ?

DEUXIÈME FEMME, avec colère.

Que dit-il, celui-là ?

PREMIER MARCHAND.

Je...

TROISIÈME FEMME.

Bavard !

PREMIÈRE FEMME.

Face blême!

PREMIER MARCHAND.

Hé! ne vous fâchez pas.

DEUXIÈME FEMME.

Va, le fou, c'est toi-même.

PREMIÈRE FEMME.

Attrape.

PREMIER MARCHAND.

Mais...

TROISIÈME FEMME.

Tais-toi!

UN PÊCHEUR, les apaisant.

Ne criez pas ainsi.

Bas.

L'enfant peut-être meurt juste en ce moment-ci.

UNE JEUNE FILLE, à sa mère.

Qui va mourir, maman?

LA MÈRE.

La petite Colombe.

SECOND PÊCHEUR, à Abder.

Croyez-vous donc qu'Hérous...

ABDER, haussant les épaules.

Croyez-vous qu'à la tombe

Nous puissions arracher ceux qu'y couche le sort?

LA JEUNE FILLE, apeurée, à sa mère.

Maman, partons...

SECOND PÊCHEUR, à Abder.

D'ailleurs, cet enfant n'est pas mort.

PREMIÈRE FEMME.

C'est tout comme. Ce n'est déjà plus qu'un squelette.
Je l'ai vue. Elle avait la bouche violette...

Elle pleure.

Pauvre petit amour!... Toute le monde l'aimait...

TROISIÈME FEMME.

C'est à se demander comment le Ciel permet
Qu'un tel malheur arrive...

DEUXIÈME FEMME.

Ah! j'espère quand même,
Car le pouvoir d'Hérous est très grand.

RIGUEL.

Oui, Dieu l'aime!

En ce moment, les trois disciples se détachent de la foule et descendent à gauche. Sandras et Myrielle débouchent à droite. Myrielle tient en main une cage légère, pleine d'oiseaux. On lui parle bas, dans un groupe, et on lui montre la maison de Fatime.

TROISIÈME FEMME, aux deux autres.

Tiens, voici Myrielle et son nouvel amant.

SANDRAS, à part et voulant l'entraîner.

Viens, ma reine.

MYRIELLE, d'un ton doux.

Non pas. Attendons un moment :
Je veux voir cet Hérous dont on me dit merveilles.

SANDRAS, bas.

Viens. Des cris de douleur vont frapper tes oreilles.
Epargne à tes beaux yeux un spectacle cruel..

SALEM, à Rommô.

Ah ! Rommô, ma main tremble. Oui, j'ai peur que le Ciel
Ne l'abandonne en cette épreuve... Et toi ?

ROMMO.

J'espère.

SALEM, à Hémaël.

Et toi, Hémaël ?

HÉMAËL.

Moi ? Je te plains, ô mon frère,
D'avoir si peu de foi.

SANDRAS, bas, à Myrielle.

N'attarde point tes pas.
Tu vois : la vie est brève. Et je ne réponds pas
D'encor t'aimer demain, ô maîtresse d'une heure.

On entend des cris dans la maison de Fatime.

PREMIÈRE FEMME, avec effroi.

Oh ! la petite est morte !... Ecoutez comme on pleure...

Un grand silence.

HÉROUS, dans la maison, d'une voix forte.

Colombe, lève-toi !... Colombe, lève-toi !...
Marche, tu es guérie !...

Sanglots étouffés, à l'intérieur. Soudain, la porte s'ouvre. Colombe, très pâle, apparaît. Elle fait quelques pas, suivie d'Hérous, dont Fatime, qui se traîne sur les genoux, embrasse convulsivement la main. Mélita et Janina sont derrière le groupe. Les femmes et les enfants tombent à genoux. Les hommes se découvrent et s'inclinent vers Hérous. Seuls, Myrielle et Sandras restent debout, à l'écart. Stupeur. Tous regardent ardemment l'enfant.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HEROUS, COLOMBE, FATIME, MÉLITA, JANINA.

HÉROUS, à Colombe.

Oui, sous ton pauvre toit,
Que sans peur, ton regard à la clarté sourie.
Rends-en grâce au Seigneur, enfant : tu es guérie !...

FATIME, à Hérous, qui veut la relever.

Oh ! laissez, que j'embrasse humblement vos genoux !

Elle se relève, folle de joie, prend sa fille dans ses bras et s'assied devant sa porte.

Non, je ne rêve pas... Voyez, approchez-vous...
Elle respire... Embrasse-moi, petite fée...
Tenez, touchez sa main par le sang réchauffée...
Elle était froide encore il n'y a qu'un moment...
Oh ! parle-moi, mon chérubin...

COLOMBE, cachant sa tête dans la poitrine de sa mère.

Maman...Maman...

FATIME, à Hérous.

Hérous, soyez béni... Sous le bonheur, je ploie...

A Mélita.

Et sois bénie aussi, femme qui eus la joie
D'enfanter un tel fils, sois bénie à jamais !...

RIGUEL, s'avançant vers Hérous et s'inclinant.

Maître, à ta volonté, tremblant, je me soumets.
Je ne mérite pas de marcher dans ton ombre ;
Mais en la troupe qui te suit, je ferai nombre ;
Et si tu le veux bien, je suivrai le dernier.

HÉROUS, posant sa main sur la tête de Riguel.

Viens. Il y a du blé pour tous en mon grenier.

SALEM, s'inclinant.

O maître, j'ai douté de toi. Je m'en accuse.
Et j'en ai l'âme ensemble effrayée et confuse.
Ecarte-toi de ton indigne serviteur.

HÉROUS, avec douceur, lui prenant la main.

Plus l'arbre est faible, et plus il réclame un tuteur.

ABDER, s'avançant.

Ah! je prendrais pour moi ce conseil salutaire.
Mais qu'espérer d'un tronc prêt à choir sur la terre,
Et que ne parent plus ni feuillage ni fruit?

HÉROUS, lui prenant aussi la main.

Il arrive qu'avant de choir, il refleurit
Une dernière fois, et que tout vieux il donne
Les plus beaux des présents que nous offre l'automne.

HÉMAËL, tenant Rommô par la main.

Ton nom brillera plus que les plus nobles noms.
Devant toi, maître aimé, vois, nous nous prosternons.

HÉROUS, les empêchant de s'agenouiller et les pressant contre lui

Non, venez dans mes bras, car tous deux je vous aime.
Et ne vous prosternez que devant Dieu lui-même.

MYRIELLE.

Elle a toujours sa cage à la main. Elle s'avance remplie de honte et la tête baissée.

Maître, je viens à vous le cœur lourd de péchés,
Et les yeux pleins de pleurs qu'on n'a jamais séchés...
Ne me direz-vous pas aussi quelque parole?

HÉROUS.

Il lui prend le poignet, l'amène un peu à l'écart et la regarde bien dans les yeux.

Femme, comment veux-tu qu'en cage un oiseau vole?

Il remonte.

ROMMO, qu'Hérous a interrogé du regard, montrant le fond.

La barque est prête.

HÉROUS, à ses trois disciples, à Riguel et à Abder.

Allons... Je vous mène au Seigneur !

SANDRAS, à Myrielle, qui regarde Hérous, haletante.

Myrielle !

MYRIELLE, à Sandras, dont elle se détourne violemment.

Va-t'en, toi, tu me fais horreur !

Elle ouvre la cage et l'élève à pleins bras.

Les oiseaux s'envolent, cependant qu'Hérous, qui sourit tristement, s'arrache aux embrassements de sa mère et de sa sœur.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Chez Phalarès. — Une vaste cour intérieure, aux murailles blanches. Portes à droite et à gauche. Au fond, le mur est percé d'arcades s'ouvrant sur un jardin. Tout à l'arrière-plan, le lac, des collines, le ciel. Le jour décline.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉROUS, HÉMAËL.

Ils viennent par la droite.

HÉROUS, s'asseyant sur un banc.

J'aime cette maison, claire, tranquille et gaie.

HÉMAËL.

Maître, reposes-y ta tête fatiguée.
Arrête-toi : tes pauvres membres sont meurtris.
Toi, qui prends en pitié les gens et les guéris,
Sur ton corps harassé, que ton cœur s'apitoie...

HÉROUS, se levant brusquement.

Non, non, je veux poursuivre, inflexible, ma voie.
Je proscris le repos où le corps s'amollit.
Des cailloux des torrents, je me ferais un lit,
Si ma chair se plaisait aux douceurs des longs sommes.
C'est toujours par la chair que se perdent les hommes.
Si l'on ne la maîtrise, on tombe en son pouvoir.
Le cœur le plus ardent, le plus vaste savoir
Ne te servent de rien si tu ne la domines.
Où s'élève la chair, l'esprit tombe en ruines.
Il faut la vaincre ou la subir, pas de milieu ;
Et moins nous lui cédons, plus nous allons vers Dieu.

C'est son poids qui nous tient les deux pieds dans la fange,
Et sans elle on serait blanc et pur comme un ange...
Or moi qui vais semant Dieu même en mes chemins,
Je ne pourrais assez purifier mes mains.
Celui qui guide un peuple et du geste l'assemble,
Il faut qu'il marche droit et ferme tout ensemble.
Ne faut-il pas qu'il soit en vertu le plus grand,
Celui dont la voix loue à la fois et reprend?
C'est pourquoi, charitable aux fautes de mes frères,
Je me regarde vivre avec des yeux sévères;
Et c'est pourquoi je vis plein de renoncement,
Patient quoique fort, et chaste quoique aimant.
Tant d'hommes voient leurs pas s'enliser dans le sable.
C'est peser sur le roc, que d'être irréprochable.
Pour relever qui tombe — et c'est là le devoir —
Je m'impose la loi de ne jamais déchoir...

Avec douceur.

Mais je n'ai pas le droit, rigoureux à moi-même,
D'en exiger autant des disciples que j'aime;
Et si tu es trop las, quelques nuits clos tes yeux
A l'ombre de ce toit frais et silencieux.

HÉMAËL.

O maître, à tes côtés nul ne sent la fatigue.
Sans compter, comme fait de son or un prodigue,
Chacun de nous en toi puise un réconfort tel,
Qu'il marche plus léger vraiment que l'air du ciel...
Puis, que sont nos labeurs comparés à tes tâches?
Dans ton immense champ, nos mains faibles et lâches,
Cependant que ta faux ne connaît nul répit,
Glanent, de-ci de-là, sur tes pas, un épi.
Maître, c'est pour toi seul que s'alarmait mon âme...

HÉROUS, sans l'entendre, achevant d'exprimer sa pensée.

Oh! ne jamais déchoir, ne regarder la femme

Qu'avec les yeux d'un frère, être haut, être pur!
Oh! ne jamais ternir l'auréole d'azur
Que Dieu mit sur ma tête en signe d'alliance!
Oh! monter jusqu'à Lui sans une défaillance!...

Il rêve.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHALARÈS, MÉALI.

Phalarès et Méali entrent par le fond. Hémaël leur parle bas pendant qu'Hérous poursuit sa songerie.

PHALARÈS, s'avançant, à Hérous.

Que m'apprend Hémaël? Tu nous quittes demain?

HÉROUS.

Oui, demain, à l'aurore...

Il lui prend la main.

Ami, donne ta main...
Ma vie est une marche ardue et haletante,
Et je dors au hasard sous le chaume ou la tente.
Or, de tous les logis où je puis sommeiller,
Aucun plus que le tien ne m'est hospitalier;
Et je voudrais longtemps y reposer mon âme.
Mais un devoir altier, tu le sais, me réclame;
Et si fraîche que soit à mes pieds l'oasis,
Je retourne aux déserts brûlants que j'ai choisis.
Je suis celui qui passe et ne reste qu'une heure.

PHALARÈS, s'inclinant.

Passe... Ton souvenir, maître, à jamais demeure.
Heureuse la maison où tes pas, un instant,
Se seront arrêtés. Hérous, en en sortant,
La laissera de ciel pour toujours parfumée...
Tes miracles nous sont connus; la renommée

Nous en a dit le nombre : ô maître vénéré,
Avec toi le Seigneur dans ma vigne est entré,
Et je l'adore en toi.

Il lui baise le bas de la robe. Prenant Méali par la main.

Hérous, voici ma nièce.
Bénis-la. Cette enfant console la vieillesse
De l'homme qui te parle. Elle a nom Méali,
Et je veux être de sa main enseveli.

Elle s'incline devant Hérous, qui lève la main pour la bénir.

J'aimais aussi sa sœur, qui sous mes yeux est née.
Mais les démons, du bon chemin l'ont détournée...

Il soupire.

Je ne la connais plus...

Il songe un moment. A Hérous, montrant le jardin.

Viens t'asseoir à présent
Au cœur frais du jardin. Dans le jour s'apaisant,
Mes serviteurs qu'enchante aussi ta jeune gloire,
T'y serviront, ravis, le manger et le boire.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE III.

MÉALI, MYRIELLE.

Méali, qui sortait la dernière, se retourne et aperçoit Myrielle au fond d'un couloir, à droite. Elle revient vivement sur ses pas. Myrielle paraît.

MÉALI.

Toi, Myrielle, ici !...

Myrielle tombe dans les bras de Méali et sanglote.

Chère petite sœur,
Calme-toi...

MYRIELLE.

Laisse un peu se dégonfler mon cœur...
Il y a si longtemps, déjà presque une année,
Que par le goût de l'aventure empoisonnée,

J'ai fui cette maison où tout me souriait...
J'y rentre le front bas et l'esprit inquiet.
A son foyer, aucune place ne m'est due.
Je reviens en ses murs sans y être attendue.
Et ma sandale, où le limon est mal lavé,
Dès mon entrée, hélas! en ternit le pavé!
Pourtant si tu savais les rigueurs de ma vie,
Oh! va, tu comprendrais ma téméraire envie;
Et quoique mon départ ait mis ces lieux en deuil,
Tu ne m'en voudrais pas d'oser franchir leur seuil...

MÉALI.

Combien, envers nos cœurs, tu te montras cruelle!
Moi, je t'ai pardonné mon chagrin, Myrielle,
Et je t'aime toujours autant que je t'aimais;
Mais Phalarès, hélas! t'absoudra-t-il jamais?

MYRIELLE.

Ah! je maudis ma faute et l'amour qui nous leurre.
On le croit éternel, il ne dure qu'une heure:
L'époux que j'espérais me fut un lâche amant,
Qui dans ses bras charmeurs ne me tint qu'un moment.
Puis je cherchai l'oubli dans les bras d'autres hommes...
Enfin de chute en chute, aux hontes des Sodomes,
Je suis tombée, ô Méali...

Elle s'éloigne un peu. Méali veut se rapprocher d'elle.

Non, laisse-moi...
Car malgré ta bonté, ce n'est pas sans effroi
Que tu touches mon corps, ni sans dégoût peut-être...
Mais je quitte ces lieux pour n'y plus reparaître...
Je voulais seulement les revoir du chemin.
Sur la porte, un moment, se hasarda ma main;
Et la porte s'ouvrit si docile à mon geste,
Qu'en dépit de ma peur, je suis entrée...

MÉALI.

Ah! reste...

MYRIELLE, avec un signe de tête négatif.

Tu es un lis trop imprégné de chasteté,
Pour qu'on laisse une fleur flétrie à ton côté...
J'évoque un temps où, comme toi modeste et sage,
Je soulevais tous les respects sur mon passage ;
Où le lin blanc dont nous avions le sein voilé,
Pas autant que mon cœur n'était immaculé...

Elle songe.

Pourtant cette innocence et son riant cortège,
Lorsque je m'interroge, au fond les regretté-je ?..

Emue.

Je ne sais, Méali ; car, vivant en ces lieux,
J'ignorerais encore un amour merveilleux
Dont j'ai l'âme et la chair pour toujours embrasées.
Loin, bien loin, dans ma nuit épaisse et sans rosées,
Il m'apparaît comme une claire étoile d'or
Vers laquelle me porte un invincible essor...
Mais celui-là que j'aime — ah ! plains-moi, sœur chérie —
Et qui ne m'entend pas, vers qui sans fin je crie,
Est un être, et si pur, et si grave, et si beau,
Que mes mains n'oseraient effleurer son manteau ;
Et s'il me faut bénir ma vie aventureuse,
Qui, nous rapprochant hier, me rendit amoureuse,
J'abhorre cependant mes hontes qui, de lui,
Sans l'ombre d'un espoir, m'éloignent aujourd'hui. .

Phalarès survient à gauche. Toutes deux se retournent et restent interdites.

SCÈNE IV.

MÉALI, MYRIELLE, PHALARÈS.

PHALARÈS, à Myrielle, lui montrant la porte.

Allez-vous-en d'ici !...

MYRIELLE, les mains jointes tendues vers lui.

Pardon !

MÉALI, allant à Phalarès.

Seigneur...

PHALARÈS.

Arrière !
Cette femme pour moi n'est plus qu'une étrangère.
Je me reprocherais de la toucher du doigt,
Et je veux qu'à l'instant elle quitte mon toit.

MYRIELLE.

Tu me chasses, Seigneur. C'est bien, et je m'incline. .
Je ne m'en prends qu'à moi de ma vie orpheline.
Mais Méali te le dira : je n'avais pas
Pour dessein d'attarder longtemps ici mes pas.
Je tenais seulement, Phalarès, à t'apprendre
Que, tel un peu de feu qui couve sous la cendre,
La vertu ne s'est pas toute éteinte en mon cœur...
Oh ! je ne tente point de fléchir ta rigueur.
Pourtant, si je te dis que j'ai changé de voie,
N'en éprouves-tu point, Seigneur, un peu de joie ?. .
Ciel ! tu te tais... Tu n'en crois pas mon repentir :
C'est là mon châtiment... Allons, je vais partir...
Tu ne reverras plus celle qui t'importune...
Mais laisse-lui, du moins, dans sa noire infortune,
L'espoir qu'un jour ton cœur, de loin, pardonnera...

PHALARÈS.

Ah ! vous l'avez brisé sans remords, être ingrat.
Allez-vous-en d'ici, fille folle et perverse !
Que votre pas oisif jamais plus ne traverse
Ni mon champ ni ma vigne. Allez. Portez ailleurs,
Et vos tardifs regrets, et vos stériles pleurs.
De ma pitié, surtout, n'implorez pas d'aumône.
Regardez les cheveux dont mon front se couronne :

Quelques nuits ont suffi pour les faire tout blancs.
Voyez mon dos voûté. Voyez mes bras tremblants.
Tout cela, c'est votre œuvre : oui, vos deux mains damnées
Ont eu raison d'un corps qui bravait les années.
Tristes choses : encor les pourrais-je oublier...
Mais la honte à demeure assise à mon foyer,
Mais ces vieux murs flétris, ma famille avilie.
Cela, n'attendez pas que jamais je l'oublie...

Myrielle se retire lentement vers le fond. Hérous survient à gauche. Phalarès arrête Méali qui a un élan vers sa sœur.

Viens, je n'ai plus que toi, fille aux yeux purs et doux...

Montrant Myrielle.

Car celle-là, je la maudis!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HÉROUS.

HÉROUS, la main levée au-dessus de la tête de Myrielle.

Moi, je l'absous!

Stupeur.

PHALARÈS, à Hérous.

Tu ne sais pas...

HÉROUS.

Je sais.

A Phalarès.

Je sais ce que tu souffres...

A Myrielle.

Je sais que tu tombas, ô femme, aux pires gouffres..
Mais, je n'ignore pas qu'un ferme repentir
T'en a fait en un jour résolument sortir...

Un silence. A Phalarès.

Ecoute, Phalarès, ce que je te propose :
Un homme en son jardin possédait une rose.

Elle était magnifique. Il l'aimait. Or, voilà
Qu'il s'absente trois jours. Et pendant ce temps-là,
Une vermine horrible attaque et mord la plante.
L'homme revient, et sur la tige pantelante,
Il voit la fleur défaite, et jonchant du carmin
De ses pétales morts, la terre et le chemin.
Et l'homme prend sa serpe. Au moment qu'il se penche,
Voici qu'il aperçoit, tout en haut de la branche,
Ecrin vert étoilé d'une goutte de sang,
Un bouton frais-éclos, nacré, pur, innocent...
Alors, devant ce clair miracle de la sève,
Jetant son fer et bien que le cœur lui soulève,
Il écrase à pleins doigts le hideux grouillement
Sous lequel l'arbrisseau se mourait lentement.

Un silence.

PHALARÈS.

O maître, cependant...

HÉROUS.

Connais donc ton vertige:
Tu peux guérir la plante, et tu coupes la tige.
Phalarès, c'est d'un cœur ferme et droit, à coup sûr,
De détourner ses yeux de ce qui est impur;
D'une rare vertu, c'est certes montrer signe,
Lorsque devant le mal avec force on s'indigne;
— Autour de nous, il est en effet trop de gens
Qui n'ont, hélas! pour lui que des yeux indulgents —
Mais crois-moi, Phalarès, il est plus méritoire
Encor de surveiller la nuit fangeuse et noire,
Et d'aller, plein de mots d'amour et de pardon,
Vers le triste pécheur qui vague à l'abandon.
Ah! sans restriction, se montrer magnanime;
Se pencher sans dégoût sur le stupre et le crime;
Dans tout coupable, voir un pauvre être en danger;
Le sauver si l'on peut, et non pas s'en venger;

Voilà ce que ma voix recommande de faire,
Et c'est par là que d'autres voix elle diffère...
Et comment donc ne pas ouvrir les bras, dès lors,
Au pécheur qui revient à nous, lourd de remords!
Phalarès, Phalarès, écoute mieux ton âme,
Et tu pardonneras sur l'heure à cette femme...

Un silence.

PHALARÈS, *s'inclinant.*

Maître, ta parabole, en dessillant mes yeux,
Fait naître à la pitié mon cœur trop orgueilleux.

A Myrielle, d'une voix haletante un peu.

Rentre au foyer, enfant... j'oublierai ton injure...

MYRIELLE, *avec humilité.*

Non, seigneur, il suffit à l'humble créature
Qui se jette à vos pieds et qui vous dit merci,
D'espérer que parfois, en parlant d'elle ici,
Vous vous rappellerez sa jeunesse ingénue...

PHALARÈS.

Va!.. Désormais, tu es ici la bienvenue...

Phalarès sort en s'appuyant sur l'épaule de Méali.

SCÈNE VI.

HÉROUS, MYRIELLE.

MYRIELLE.

Elle regarde Hérous avec adoration.

A toi, que te dirai-je?... O maître bien aimé,
Ce que mon cœur ressent ne peut être exprimé...
J'ose te regarder à peine, car je tremble
En ta présence et suis heureuse tout ensemble...

Elle baisse les yeux.

Naguère, un mot de toi me sauva pour toujours
De l'infâme limon qui souillait mes pieds lourds...
L'oiseau s'est échappé de sa cage cruelle;
Mais trop longtemps, il y avait meurtri son aile:
Il se traînait craintif, le corps faible et blessé.
Et voici que ta main l'a pris et l'a pansé!
Et voici de nouveau que ta voix adorée
Résonne en mes chemins, résonne, inespérée!...
Toi qui m'es cher plus que mes yeux, plus que mon sang,
Dont je suivais de loin le pas resplendissant,
Voici que sur mon front ton beau regard se pose,
Et que telle une fleur que la nuit avait close
S'ouvre et s'épanouit dès le matin vermeil,
Je renais, ton regard m'apportant le soleil!...

HÉROUS.

Comment t'appelles-tu?

MYRIELLE.

Myrielle.

HÉROUS.

Ta tête
Est blonde comme un champ quand la moisson est prête.
Ton nom à prononcer fait comme un clair bruit d'eau...
Enfant, de ton passé, rejette le fardeau.
Chemine, de vertu désormais parfumée:
Tu peux encore aimer comme encore être aimée!..

Il remonte, dans l'intention de la quitter.

MYRIELLE, *allant un peu vers lui et d'une voix suppliante.*

Maître, tu me dis: Va. J'obéis. Mais parfois,
Pourrai-je te revoir ainsi que je te vois
Maintenant, loin de tous?.. Parfois pourrai-je entendre,
Et sans témoins, ta voix, qui m'arrive si tendre?...
Maître, tu ne sais pas quel fleuve de bonheur,
Là, tout à l'heure, a brusquement rempli mon cœur

Quand tu m'as apparu... Je n'ai plus qu'un seul rêve :
T'appartenir comme une esclave, aller sans trêve
Tout le jour dans ton ombre avec tes familiers,
Et puis quand vient le soir, m'endormir à tes pieds...

Elle s'incline devant lui, lui prend la main et la baise. Hérous, comme sous un charme, la lui abandonne un moment. Puis brusquement, il la lui retire et s'éloigne un peu.

Oh ! je ne serais point, je le jure, indiscrète...
Et je m'arrêterais quand tu dirais : Arrête...
Je te suivrais docilement comme un bon chien,
Qui quémande un sourire, un regard, presque rien...

HÉROUS, d'un ton ferme et grave.

Que ce ne soit qu'un rêve !...

MYRIELLE.

Au moins, pour que je vive,
De loin en loin, laisse-moi boire à cette eau vive
Qu'est pour moi ta parole... et parfois, qu'à longs traits,
Baissant la tête.
J'apaise une autre soif en contemplant tes traits !...

HÉROUS, élevant la voix.

Myrielle !

MYRIELLE.

Ah ! vraiment, je suis une insensée.
J'oublie en te parlant, et ma honte passée,
Et que je ferais tache au milieu de tes gens...

HÉROUS.

Non. Moins que moi, peut-être, ils seraient exigeants.
Je ne te juge pas. O Myrielle, écoute :
Tu as suivi longtemps une douteuse route,
Te complaisant en la luxure et le péché.
Dans la lumière, cependant, moi, j'ai marché,

Aux plus altiers devoirs donnant toutes mes veilles.
L'un et l'autre à présent, par des routes pareilles,
Graves, nous cheminons. Mais des deux, après tout,
Sait-on qui sans faillir marchera jusqu'au bout?

MYRIELLE.

Maître, que dis-tu là?

HÉROUS.

Je dis: Que nul ne juge;
Car toute âme au Seigneur peut servir de refuge.

MYRIELLE.

Mais alors, maître...

HÉROUS, d'une voix forte, et remontant.

Non. Va-t'en de ton côté.
Cela vaut mieux, je te l'affirme en vérité...

D'un ton radouci.

Et si de temps en temps, tu viens à ma rencontre,
Tu me retrouveras tel qu'ici je me montre...

Ils sont séparés par toute la largeur de la scène.

MYRIELLE.

Ah! je vois devant moi le Ciel se refermer...

HÉROUS, avec une grande douceur.

Pars. Ce n'est pas ainsi, femme, qu'il faut m'aimer!...

Il disparaît. Elle tombe à genoux et pleure.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Un puits sous un bouquet de palmiers, aux abords d'une ville. Un large banc de pierre contre la margelle. Au delà, des champs à l'infini. Le soir tombe. Ciel clair d'été piqué d'étoiles. Croissant de lune mince et brillant.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉROUS, HÉMAËL.

Au lever du rideau, Hérous est assis sur le banc, face au spectateur. Hémaël se tient debout, un peu en arrière, tourné à demi vers une foule en marche qu'on ne voit pas et dont on entend le bruit, à gauche. Le rideau des arbres masque Hérous et Hémaël aux regards de cette foule.

HÉMAËL, montrant la foule.

Maître, regarde-les... Ils vont vers ta parole,
Tel, altéré, vers l'onde, un chœur de ramiers vole.
Jeunes, vieux, pêle-mêle, ennemis comme amis,
Ils devancent nos pas au rendez-vous promis...

Un silence.

Tout à l'heure, ta voix enchantera leurs âmes...
Pour t'avoir entendu, les époux et les femmes
Rentreront au foyer attendris et meilleurs;
Les enfants, délivrés de naïves frayeurs,
— Car toujours on leur montre un Dieu plein de colère,
A qui, sans le savoir, souvent on peut déplaire —
Contempleront le ciel d'un regard rassuré;
Et les vieillards au cœur par la vie ulcéré,
Avec moins de regrets descendront vers la tombe.
Puis tel pauvre souffrant, qui sous son mal succombe,

Pour t'avoir fait toucher son corps endolori,
Jettera sa béquille et s'en ira guéri...
Tu mets dans toute nuit un doux espoir d'aurore.
Oh! comme il se conçoit que la foule t'adore,
Et comme je comprends ta joie et ton orgueil!

HÉROUS, se levant.

Je suis dans la maison. Vous êtes sur le seuil.
Dieu me parle, et c'est lui qu'en ma voix on écoute.
On m'acclame, on me croit. La foule est à moi toute.
Peu d'hommes ont été respectés, obéis,
Aimés, adulés même autant que je le suis.
Sur le monde inquiet, un changement immense
Va se faire, et je sens que ma main le commence:
Ma vie est belle!...

Un silence.

Certe, on comprend parfois mal
Ma pensée. On préfère un prodige banal
— Subite guérison qu'avec joie on agrée —
Au miracle incessant de ma voix inspirée.
Certes, plus tard, je le pressens confusément,
On dénaturera mon clair enseignement.
Certes encore, aux grands, ma gloire porte ombrage,
Et contre moi s'amasse un lent mais sûr orage.
Qu'importe tout cela? Vois-tu, l'essentiel,
C'est que mon rêve vive à la clarté du ciel.
Or, je l'ai fait passer du néant dans la vie.
Il prend corps, il fleurit au gré de mon envie;
Et quoi qu'on tente maintenant, il est trop fort,
Pour qu'on puisse l'atteindre et le frapper de mort...
Qu'il s'empare du monde et le métamorphose:
Et mes soucis me paraîtront bien peu de chose!
Ma joie et mon orgueil, comme tu dis, sont grands;
Car si je me compare au plus fiers conquérants,
Ma puissance à la leur s'égalera sans doute;

Et de fleurs, non de morts, j'aurai jonché ma route.
C'est vrai, ma vie est belle !...

Un silence. Il soupire.

O mon frère, pourtant,
Sur elle une ombre passe et va la contristant...

HÉMAËL, stupéfait.

Quoi ! tu souffres ?

HÉROUS.

Hélas !

HÉMAËL.

Tu parles comme un homme.

HÉROUS.

Je ne suis pas un dieu non plus. Tels vous, en somme,
Je me trouve sensible aux sursauts de mon cœur.
Ah ! tout le ciel s'y verse et le remplit vainqueur,
Mais d'une affection inconnue à la terre...
Ce qu'aux autres je tais, ce dont je fais mystère,
Je te le dis, à toi, disciple préféré :
Il semblerait qu'un cœur où Dieu même est entré,
Fût à ce point comblé, qu'on n'y trouvât point place
Pour des amours humains ; qu'il dût rester de glace
Aux regards d'une mère, aux baisers d'un enfant...
Et cependant, parfois, tout mon être se fend,
Quand la foule m'écoute attentive et m'enserre.
Que je voudrais alors saisir la main sincère
Qui se tend vers la mienne, et presser contre moi
Un tout petit enfant dont le sein bat d'émoi...
Car je suis tout amour, et je n'aime personne,
Vous aimant tous en Dieu. L'heure jamais ne sonne,
Pour moi qui prends pitié même d'une fourmi,
D'appuyer à mon front l'épaule d'un ami ;
Car me mêlant à tous, je marche solitaire.
Je me défends d'aimer jusqu'aux miens. Je fais taire

En moi tout sentiment qu'un choix me dicterait...
J'en souffre... Néanmoins, je n'ai pas de regret.
Cela doit être ainsi. Mon âme sans tendresse,
C'est l'infime rançon d'une immense allégresse.
Les yeux clos, je la paye, et j'en parle bien bas.
Vous pouvez tous aimer sur la terre... Moi pas!

SCÈNE II.

LES MÊMES, un moment; ROMMO, un moment; puis le GOUVERNEUR, le PRÊTRE, SANDRAS, et UN SOLDAT. Ces deux derniers servant de garde au gouverneur, sont coiffés d'un casque et porteurs d'un glaive.

ROMMO, venant de gauche, à Hérous.

Maître, la foule est là qui t'attend près du fleuve.

Hérous sort par la gauche, accompagné d'Hémaël et de Rommô. Le Gouverneur et le Prêtre, suivis des deux gardes, entrent en ce moment, par la droite, en causant. Les gardes restent tout au fond.

LE GOUVERNEUR, désignant Hérous au Prêtre.

Il a rendu la vie à l'enfant d'une veuve
Et guéri je ne sais combien de malheureux:
Des boiteux, des perclus, sans compter les lépreux.
Est-ce vrai tout cela?

LE PRÊTRE.

Hum! Hum! c'est vrai sans l'être.
Comment veut-on que Dieu l'écoute? Il n'est pas prêtre.

LE GOUVERNEUR.

Mais cependant...

LE PRÊTRE.

Ces grands miracles, croyez-m'en,
Mon cher seigneur, ne se font pas sincèrement.

Il y a là-dessous quelque supercherie.
Depuis longtemps, à mes collègues, je le crie.
Je les somme, anxieux, de se mettre en travers
Du chemin triomphal que parcourt ce pervers.
Mais le Chef du Conseil est l'indolence même.
Il m'empêche d'agir. Il nous dit : «Si Dieu l'aime,
Ce que l'on tentera contre Hérous sera vain.
Si c'est un imposteur, qu'il ait notre dédain :
Son œuvre, avec le temps, croulera toute seule. »
Conduite imprévoyante, aveugle, sotte et veule !
Comme si Dieu pouvait se détourner de nous,
Qui, depuis qu'il créa, le servons à genoux !
Comme s'il n'était pas de faute plus profonde,
Que de laisser l'erreur s'épandre sur le monde !
La foule cependant déserte nos autels.
Son amour pour ce fourbe et son respect sont tels,
Que s'il le désirait, maître de la province,
Il y supplanterait dès demain votre prince.

LE GOUVERNEUR, souriant.

Oh ! vous exagérez.

LE PRÊTRE, se tournant vers la ville.

La même cécité
Frappe donc à la fois tous tes chefs, ô cité !

Venant au gouverneur.

J'exagère, seigneur ?... Jetons sur nos épaules,

Montrant les gardes.

L'obscur manteau de l'un et l'autre de ces drôles.
Glissons-nous dans la foule ardente qui n'a d'yeux
Et d'oreilles que pour Hérous ; que, radieux,
Il subjugue et manie, et que sa voix enflamme ;
Qui n'est plus devant lui qu'une chair et qu'une âme,
Et dont comme Dieu même on sent qu'il est aimé ;
Vous verrez à quel point j'ai droit d'être alarmé.

LE GOUVERNEUR, après avoir réfléchi.

Allons. Si ton rapport, vieillard, est véridique,
Et si dans ses discours quelque chose m'indique
Que cet homme se veuille opposer à nos lois,
En la nuit du tombeau, je scellerai sa voix!...

Ils vont aux gardes, s'emparent des manteaux de ces derniers et s'en revêtent. Le Gouverneur fait signe à Sandras et à son compagnon de les attendre. Il sort par la gauche, suivi du prêtre.

SCÈNE III.

SANDRAS, UN SOLDAT, puis, quelque temps après, MYRIELLE.

LE SOLDAT.

Où va le gouverneur?

SANDRAS, rageusement.

Parbleu! comme les autres,
Auprès de cet Hérous et de son chœur d'apôtres.
Ah! ils y viennent tous. Tous, ils tombent aux pieds
De ce douceâtre guérisseur d'estropiés.
Tous, les toucheurs de bœufs et les marchands des villes,
Les matrones sans tache avec les femmes viles,
Ceux des palais de marbre et ceux des galetas,
Les vieillards, les enfants et jusques aux soldats,
Tous sont ensorcelés par ce visage blême.
On le suit, on l'approuve, on le vénère, on l'aime.
Eh bien, moi, je le hais!

LE SOLDAT.

Pourquoi?

SANDRAS.

Parce qu'un jour,
A l'écouter parler, une fille d'amour
Se détourna de moi.

LE SOLDAT.

Pour si peu, de la haine?

SANDRAS.

C'est que tu ne sais pas dans quels feux de géhenne,
Ma chair brûle depuis. Ce corps voluptueux,
Dont la possession eût fatigué mes yeux
Peut-être à l'instant même, aviva par sa fuite
Un désir qui n'a fait que grandir dans la suite.
Cette femme, partout, je l'ai cherchée en vain.
Et vainement aussi, j'ai noyé dans le vin
Le souvenir lascif que m'a laissé sa bouche.
Chaque nuit, je l'étreins en rêve sur ma couche,
Je l'étreins, belle et nue, en l'or de ses cheveux...
Ah! tu ne peux savoir à quel point je la veux!

Un temps. Myrielle, voilée, passe au fond. Elle reconnaît Sandras, s'arrête et écoute, cachée derrière les palmiers.

Oui, je hais cet Hérous de me l'avoir ravie,
Et de ce que ma chair ait d'elle tant d'envie.
Et si je n'espérais, grâce à lui, tôt ou tard,
— A lui qu'elle rejoint sans nul doute à l'écart —
Remettre enfin la main sur ma joie envolée,
Tiens, de ce fer, j'irais le transpercer d'emblée!

Avec un sanglot.

Ah! Myrielle!...

Myrielle vient rapidement à lui et se dévoile.

MYRIELLE.

La voici...

Sandras sursaute violemment. Il fait un signe au soldat, qui remonte.

Va maintenant
Frapper de ton vil fer le juste rayonnant
Que ton soupçon abject, sans le ternir, effleure.
Cours, si tu l'oses, cours ensanglanter sur l'heure

Le sable trois fois saint que foule son pied pur !
Mais d'abord, ô Sandras, vers ce pan de l'azur,
Lève les yeux et puis comptes-en les étoiles.
Et je te dis que moi, laissant tomber mes voiles,
A plus d'hommes qu'il n'est d'astres au firmament,
Je donnerai mon corps. Je ferai mon amant,
Du passant le plus humble. Ivre, sans retenue,
A tout qui me voudra, je me livrerai nue.
N'importe qui saura le goût de mes baisers.
Je comblerai d'amour les plus inapaisés.
Tous me posséderont, et jusqu'aux vieillards mêmes,
Oui, tous hormis un seul, toi, Sandras, toi qui m'aimes !

SANDRAS, bouleversé.

Grâce !

MYRIELLE.

T'ayant ainsi fait souffrir mille morts,
Souriante et vengée, heureuse et sans remords,
Alors je me tuerai, pour que jamais tes fièvres
Ne se puissent éteindre au toucher de mes lèvres !

SANDRAS.

Ah ! tu l'aimes donc bien ?

MYRIELLE.

Oh oui ! mais ce n'est pas
D'un amour comparable au tien, honteux et bas ;
Car j'ai changé ma vie, et je ne suis plus celle
Qu'autrefois tu connus.

SANDRAS, douloureusement.

Ah ! tu es toujours belle.

MYRIELLE.

Je l'aime comme un Dieu. Je l'adore en tremblant.
Et je crains de toucher son manteau de lin blanc.

SANDRAS.

Il t'a souvent revue?

MYRIELLE.

Une fois. Que t'importe?

SANDRAS, humblement.

Ecoute, il ne faut pas me parler de la sorte.
Je ne suis pas méchant; mais par toi, j'ai souffert.
Mes amis ont repris le chemin du désert.
Moi, pour ne pas quitter le sol qui te vit naître,
Je ne retourne pas aux lieux où je suis maître;
Et des soldats d'ici, j'endosse le harnais...
Tantôt, je fus trop vif, oui, je le reconnais.
Femme, je ne veux point te faire de la peine;
Et je respecterai cet homme qui me gêne...
Mais laisse-moi du moins l'espoir que, quelque jour,
Tu pourras...

LE SOLDAT, accourant.

Hé! l'ami, les voilà de retour!...

Sur une supplication muette de Sandras, Myrielle se retire dans le bosquet et lui fait signe qu'elle l'attendra.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, LE PRÊTRE.

Le Gouverneur et le prêtre se débarrassent des manteaux. Ils les rendent aux gardes, qui vont à leur rencontre. Les deux premiers descendent en causant.

LE GOUVERNEUR, au Prêtre.

...Bref, l'ascendant qu'un fou prend sur le populaire
Offusquera le prince. Et si je veux lui plaire,
Il me faut couper court à ces manœuvres-là.

LE PRÊTRE.

Bien. Que décidez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Je pars pour Ségella.
J'en reviendrai tantôt avec une cohorte,
Qui puisse nous prêter, à tout hasard, main-forte.
J'entrerai dans la ville au lever du soleil.
Vous, de votre côté, travaillez le Conseil.
Obtenez un arrêt qui condamne cet homme.
Et demain, pas plus tard, aussi vrai qu'on me nomme
Régius Aquila, prêtre, je vous promets
Qu'Hérous aura fermé les yeux à tout jamais!

LE PRÊTRE.

Voilà qui est parlé. Le Dieu que je révère
Vous saura gré, seigneur, de ce geste sévère.

LE GOUVERNEUR, à Sandras, qui vient à lui.

Holà! garde, approchez... Donnez à votre ami
Cette épée et ce casque; et perdez-vous parmi
La foule qui, là-bas, écoute bouche bée
Les discours d'un certain Hérous. La nuit tombée,
Sans trop vous faire voir, vous suivrez aisément
La trace de cet homme au reste un peu dément.
Et demain, au palais, vous viendrez avant l'aube
Me dire sous quel toit l'imprudent se dérobe.

Sandras s'incline.
Le Gouverneur lui indique du doigt l'endroit où la foule est assemblée.

Au prêtre.

Allons, car le temps presse.

Ils sortent, suivis du soldat, qui débarrasse Sandras de son casque et de son glaive.

SCÈNE V.

SANDRAS, MYRIELLE.

Sandras remonte. Myrielle vient vivement à lui.

MYRIELLE.

Où vas-tu?

SANDRAS, s'arrêtant, et d'un ton ironique.

N'as-tu pas
Tout entendu? D'Hérous, je dois suivre les pas.

Un silence. Il continue à marcher vers le fond.

MYRIELLE, bas, et très caressante tout à coup.

Cette nuit, si tu veux, Sandras, je serai tienne.

SANDRAS, venant joyeusement à elle.

Je risque le gibet. Mais qu'à cela ne tienne.
Viens.

MYRIELLE.

Non, pas maintenant. Dans une heure, Sandras.

SANDRAS.

Où?

MYRIELLE.

Près du Temple.

SANDRAS.

Et qui me dit que tu viendras?

MYRIELLE, amèrement.

Tu le demandes? Quoi! quand la mort le menace,
Puis-je ne pas vouloir que tu perdes sa trace?
Sois tranquille, mes bras, jamais plus fortement,
Ne se seront noués au cou d'un jeune amant.

SANDRAS.

C'est juste... Cependant un doute m'inquiète.
Fais un serment.

MYRIELLE.

Lequel ?

SANDRAS.

Jure-moi sur sa tête...

Myrielle a un haut-le-corps. Un bruit de pas se fait entendre à gauche. Sandras feint de s'en aller, puis s'arrête et se retourne.

MYRIELLE, étendant la main.

Je jure.

SANDRAS.

Dans une heure : au Portique !

Il sort par la droite.

MYRIELLE, court vers lui pour le rappeler, puis s'arrête, haletante, et se cache la tête dans les mains.

Mon Dieu !...

Brusquement.

Il faut que je lui parle.

Elle sort vivement par la gauche, premier plan.

SCÈNE VI.

ROMMO, SALEM, ABDER, RIGUEL, GUÉROS, MARÉOUS, PHANIEL, puis, peu après, HÉROUS et HÉMAËL. Ils arrivent par la gauche, second plan, en causant, et par groupes.

ABDER, à Phaniel.

Il est maître du feu,
De la terre, de l'air et de l'eau.

ROMMO, à Salem et à Maréous.

Nul obstacle
Ne l'émeut, quand il veut accomplir un miracle;
Car ce vieillard était mourant sur son grabat.

GUEROS.

Respirait-il encore?

MARÉOUS.

Oh! il était bien bas.

SALEM, à Riguel.

Riguel, où passons-nous cette nuit?

RIGUEL.

Dans nos barques.

ABDER, à Phaniel.

Il montre chaque jour par de nouvelles marques,
Qu'il est l'élu de Dieu.

RIGUEL, à Salem.

Hamareth et Bason
Nous offraient cependant asile en leur maison.
Mais le Maître préfère être seul tout à l'heure.

ABDER, à Phaniel.

Un ange sur lui veille et de l'aile, l'effleure
Sûrement nuit et jour.

PHANIEL.

Ah! parfois, je me dis
Que c'est Dieu même ayant quitté son paradis!

ABDER, souriant.

Certe, il vous gronderait s'il pouvait vous entendre.

PHANIEL.

Mais un homme peut-il être à la fois si tendre,
Si clairvoyant, si pur et surtout si puissant?
Quand il paraît, la mort recule en frémissant.

Hérous entre, accompagné d'Hémaël.
Tous se retournent et s'inclinent.

GUÉROS, qui n'a pas aperçu Hérous, à Rommô.

Il l'a guéri d'un coup... Oh! c'est à ne pas croire...

HÉROUS, souriant et grave.

Il faut croire pourtant, Guéros. Une victoire
Ne se remporte qu'à ce prix : avoir la foi.
Si je ne croyais pas, moi qui vous parle, moi,
Que serais-je! Un pauvre homme et rien de plus sur terre.
Mais je crois. Et voici qu'il n'est plus de mystère
Pour les yeux de mon âme. Et voici qu'avec vous,
Sans autres armes que des mots profonds et doux,
Je conquiers tout un peuple. Et voici qu'à mon geste,
Ce peuple s'est tourné vers le Maître céleste
Et le voit tel qu'il est. Peut-être que demain
Vos successeurs domineront le genre humain!
Hé oui! peut-être un jour que des millions d'hommes,
Habitant cent pays, parlant cent idiomes,
Boiront à cette source où vous buvez par moi.
Oh! quelle vision! Et tout cela, pourquoi?
C'est parce que mon cœur, qu'un beau rêve illumine,
N'a pas désespéré de la bonté divine!...

PHANIEL.

N'es-tu pas Dieu lui-même? On le dit.

HÉROUS.

Phaniel,
Dieu m'inspire parfois, mais il est dans le ciel.

PHANIEL.

Tu fais ce qu'il ferait s'il venait sur la terre.

HÉROUS, souriant.

Ne t'exagère pas mon pouvoir. Considère
Que la souffrance en frappant l'homme, atteint le corps
Bien moins que l'âme. Or, il y a des réconforts
Qui remettent soudain l'âme malade en vie.
C'est avec d'humbles mots qu'on la revivifie.
Et je sais ces mots-là : je les trouve en mon cœur ;
Et c'est par eux toujours que je vaincs la douleur...

A tous.

Il faut, amis, vous pénétrer de ces mystères,
Afin de vous hausser à vos tâches austères.
Un jour viendra bientôt qui nous séparera ;
Et pour vous enseigner, je ne serai plus là...
N'oubliez pas que plus encor que la parole,
C'est la façon dont elle ouvre l'aile et s'envole
Qui compte. Tirez-la du cœur. Ayez la foi :
Et vous délivrerez du mal, ainsi que moi !

Il les congédie d'un geste affable. Ils se retirent.
A Hémaël, qui s'approche. Très doux.

Frère, cette journée entre toutes fut rude :
Laisse-moi. J'ai besoin d'un peu de quiétude...

Hémaël rejoint les autres disciples.

SCÈNE VII.

HÉROUS.

HÉROUS.

Il se promène, songeur, s'arrête et contemple longuement le ciel.

O nuit ! ô solitude ! ô silence étoilé !..

Il s'agenouille près du puits.

Seigneur, depuis longtemps vous ne m'avez parlé.

Je n'entends plus souvent votre voix familière
Descendre, quand vers vous s'élève ma prière.
Sans le vouloir, Seigneur, ai-je démérité?...
Ne suis-je plus dans le chemin de vérité?
Vous savez cependant à quel point je me dompte
Et vous voyez mon âme à se ressaisir prompte,
Lorsqu'une joie humaine, au rire caressant,
Le moment d'un éclair, me distrait en passant...

Plus bas, et avec un peu de honte.

Ou lorsqu'un souvenir, dont ma chair est troublée,
Met parfois dans mon sein comme une douce plaie...
Ah! Seigneur! ah! Seigneur! vous, qui lisez en moi,
Ne me laissez à la merci d'aucun émoi;
Et pour me protéger contre toute surprise,
Dotez-moi de la force impassible qui brise,
Et puis du calme altier, par quoi l'on peut soudain
Dominer le danger d'un regard de dédain...

Un silence. Il se relève.

Ah! soyez indulgent à toute créature;
Car moi, qui tiens de vous une âme droite et pure,
Et que vous distinguez de vos autres enfants,
Contre mon cœur, malaisément je me défends...

Nouveau silence.

Vous ne me dites rien, Seigneur, et c'est ma faute...
Vous ne parlez qu'au cœur dont seul vous êtes l'hôte;
Et le mien, où ce soir quelque trouble est entré,
A vous bien recevoir, se voit mal préparé...
Pourtant votre bonté m'est toujours paternelle.
Sur mon œuvre, toujours, je sens planer votre aile,
Puisque de plus en plus la foule croit en lui,
Et que j'ai fait encore un miracle aujourd'hui...

Il retombe en prière.
Myrielle paraît à gauche.

SCÈNE VIII.

HÉROUS, MYRIELLE.

MYRIELLE.

Maître!...

HÉROUS, se relevant vivement et d'un ton un peu dur.

Que me veux-tu, Myrielle, à cette heure?...

MYRIELLE.

Pardonne à mon audace...

Il va pour sortir. D'une voix haletante.

Oh! par grâce, demeure
Un seul instant... rien qu'un instant... Tu ne sais pas:
Un péril te menace... Oh! je vais, de ce pas,
M'en aller. Ne crains point que longtemps je m'attarde...
Mais on veut te tuer!..

Hérous vient à elle.

Oui, je le tiens d'un garde
Du gouverneur... Fuis, cette nuit... Prends le chemin
Du désert, c'est plus sûr... Tu dois être, demain
Dès l'aurore, arrêté... Des soldats sont en route
Pour tenir tête à tes fidèles, qu'on redoute...
Ainsi tu vois que le temps presse... Et mon souci
Est de te savoir loin, maître, bien loin d'ici...

Un silence.

HÉROUS, à lui-même.

Après les jours heureux, voici les jours d'épreuve...

A Myrielle, en souriant.

Ma barque est à deux pas. Et par delà le fleuve,
Est une terre amie où je puis sans danger
Braver les coups de cet orage passager...
Le semeur ne s'endort qu'au bout de la journée.
Et l'heure du sommeil, pour moi, n'est point sonnée:

Enfant, rassure-toi... Pourtant, donne ta main...

Il lui prend la main et la presse affectueusement dans les siennes Myrielle détourne la tête.

Grâce à toi, sur le sol, la chute du bon grain
Ne sera pas interrompue, ô jeune femme!

Un silence. Il s'éloigne un peu.

Mais je tremble à mon tour pour ta vie... Oui, la trame
Qui cherche à m'enserrer t'enveloppe de près...
Lève l'ancre avec nous. Viens, nos rameurs sont prêts.
En les bras de ta sœur, laisse-moi te remettre...

MYRIELLE, vivement.

Non, je reste, il le faut.

HÉROUS.

Quoi donc te retient?

MYRIELLE, avec gêne.

Maître,
Ne le demande pas.

HÉROUS, doucement, mais avec fermeté.

Si. Je veux le savoir.

MYRIELLE, détournant les yeux.

J'ai promis de rentrer dans la ville, ce soir...

HÉROUS.

Pourquoi?

MYRIELLE.

Quelqu'un m'attend.

HÉROUS, allant à elle et la dévisageant. Avec force.

Ah! je devine: un homme!

MYRIELLE.

Oui... mais ne pense pas...

HÉROUS, se ressaisissant.

Va. Tu es libre, en somme.

Un silence.

Tu l'aimes?

MYRIELLE, criant presque.

Non.

HÉROUS, élevant de nouveau la voix.

Alors...

MYRIELLE.

Parle-moi sans courroux...

HÉROUS, gravement.

Que se passera-t-il entre cet homme et vous?

Myrielle baisse la tête, accablée. D'une voix forte.

Répondez-moi!...

Nouveau silence. D'une voix moins âpre.

Si tu savais ce qu'il m'en coûte
De te voir de nouveau dans la mauvaise route!

MYRIELLE, suppliante.

Oh! non, c'est trop injuste... Il ne faut pas, seigneur,
Me condamner ainsi... Vous torturez mon cœur,
O maître, et votre main sans savoir le lacère...
Mal faire est, voyez-vous, quelquefois nécessaire...
J'accomplirai tantôt un douloureux devoir;
Mais cet homme, il le faut, oui, je dois le revoir...
Maître, je ne puis pas en agir d'autre sorte...
Sinon, plutôt que de faillir, je serais morte;
Car la vie, à mes yeux, n'aurait plus eu de prix,
Si j'avais encouru quelque jour vos mépris...

HÉROUS, lui mettant la main sur l'épaule.

Sois franche, Myrielle, épanche en moi ton âme.

MYRIELLE.

Ne m'interrogez pas...

HÉROUS.

Je le veux, parle, ô femme!

MYRIELLE, à genoux et en larmes.

Eh bien! c'est ce soldat... qui m'a dit le complot...
Il fallait l'éloigner... Et lui m'a prise au mot...
Maître, vous ignorez que cet homme a pour tâche
De vous livrer : le traître à tous vos pas s'attache...
Sans moi, dans l'ombre, il serait là, vous épiant...
Or il me suppliait, ainsi qu'un mendiant...
Il m'aime .. et moi, voyant votre mort qui s'apprête...
J'ai promis... (Elle sanglote) j'ai juré... juré sur votre tête...

HÉROUS, la relevant brusquement, et d'une voix tonnante.

Et moi, je t'interdis de tenir ce serment!

MYRIELLE.

Songe qu'il donnera l'éveil... Dans un moment,
La rage au cœur, las de m'attendre, il va peut-être
Ici venir en force ...Oh! par pitié, fuis, maître...

HÉROUS.

Moi, partir?... Crois-tu donc que mon cœur soit si bas,
Que d'accepter ton sacrifice?... Le trépas,
Plutôt que de payer mes jours d'une infamie!...

Emu.

Je te méconnaissais... Pardonne, ô jeune amie!
Ton âme a la saveur adorable du miel,
Il n'en est pas une plus tendre sous le ciel,
Et vraiment je rougis de t'avoir soupçonnée...

Elle fond en larmes. Allant à elle.

Ah! contre moi, viens te blottir, infortunée!
Viens pleurer sur mon sein, mes bras te sont ouverts.

Et je te défendrai contre tout l'univers...

Elle hésite, puis tombe dans les bras d'Hérous.
Un silence. La voix changée.

Je ne t'avais jamais d'aussi près regardée...
Oh! tu es fraîche comme un lis après l'ondée...
Oh! tu es belle en tes cheveux d'or chatoyant,
Comme un matin de juin qui s'éveille en riant...

Nouveau silence. Il se penche lentement vers elle. Soudain, il se ressaisit.

Grand Dieu! que fais-je?... A mes yeux fous, voile ta bouche!
Va-t'en! la mienne, maigré moi, presque la touche!...

Myrielle l'étreint. Il cherche à se dégager.

Oh! Myrielle, Myrielle, par pitié!
Sois clémente à mon cœur soudain terrifié...
Laisse-moi...

MYRIELLE, l'étreignant plus fort.

Non, je l'ai trop longtemps attendue,
Cette heure où sur ton cœur je frémis, éperdue!
Non, non, j'ai trop souffert de vivre sans l'espoir
De t'avoir bien à moi, rien qu'à moi de t'avoir...
Si tu savais comme on se ronge quand on doute...
Oh! oui, va, je suis belle et je suis à toi toute...
J'ai soif de ton baiser; j'ai soif, à en mourir,
De sentir sur ma chair palpiter ton désir;
Et dans cette nuit tiède, aux beautés souveraines,
Je veux, mon bien-aimé, je veux que tu me prennes!..

HÉROUS. Il s'arrache de ses bras.

Myrielle!

MYRIELLE.

Tais-toi... Tu m'aimes, je le sais.
Déjà, chez Phalarès, en vain tu t'efforçais
De t'en cacher... Mais rien, à l'amour ne résiste...
Et tout à l'heure encore, ne t'ai-je pas vu triste,

Oh! triste affreusement, quand soudain je t'appris
Qu'un autre m'attendait?... L'amour est plein de cris
Qu'on n'étouffe qu'un temps... Et brûlants et farouches,
Ils se sont malgré nous échappés de nos bouches...

Se rapprochant de lui.

Maître, tu m'aimes. Viens... N'est-ce pas, tu dis oui...
Rien ne peut désormais, à mon cœur ébloui,
Enlever ce bonheur de savoir que tu m'aimes...
Si nous n'avions compris, en ces minutes mêmes,
Vers quelle honte irais-je?... Hérous, n'y pensons pas...
J'en serais morte... Mais à temps, tu dissipas
L'ombre qui m'entourait... Et maintenant, altière,
Blanche et le front levé, j'entre dans la lumière!

Elle lui entoure le cou de ses bras, et couche amoureusement sa tête sur l'épaule d'Hérous.

HÉROUS, suppliant.

Myrielle, va-t-en!...

MYRIELLE.

Maître, j'entends tout bas
Ton pauvre cœur me murmurer : Ne t'en va pas...
Ta voix tremble et me ment. Ton cœur seul est sincère,
Obéis à ton cœur... Viens, Hérous!

HÉROUS, haletant.

Ah! que faire?
Par pitié, si de toi je suis vraiment aimé,
Eloigne de mes mains ton beau corps parfumé!...

MYRIELLE, d'une voix ardente.

Non, je veux que sur lui s'abattent tes caresses
Et que contre le tien, défaillant, tu le presses;
Car l'amour nous rapproche irrésistiblement,
Et dans tes bras je veux dormir, ô mon amant!...

Hérous fait encore un vague geste de recul.

Ne parle plus... Prends-moi... Vois, Hérous, je suis belle...
Et je me donne tout entière...

HÉROUS.

Il s'abandonne et se penche vers le baiser de la jeune femme.
Avec un cri de passion.

Ah! Myrielle!

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Un jardin. Çà et là quelques tombeaux. Au fond, un escarpement dont on ne voit pas l faîte, barre la vue. A son flanc, court un sentier. C'est le petit jour.

SCENE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Guéros est couché au pied du sentier. Il dort.

GUÉROS, SALEM.

SALEM.

Il entre par la droite, va à Guéros et l'éveille.

Guéros!...

GUÉROS, se levant et se frottant les yeux.

Sans le vouloir, je m'étais endormi.

SALEM, montrant le sommet de l'escarpement.

Le maître est toujours là?

GUÉROS.

Toute la nuit, parmi
Les astres et les fleurs, il a prié sans doute.

SALEM, bourru.

Mon frère, il vaudrait mieux qu'il poursuivît sa route;
Car l'air de ce pays est dangereux pour lui.
Savez-vous que demain, que peut-être aujourd'hui,
Le Conseil va le faire arrêter... comme impie?
Mais j'ai beau l'avertir qu'on le suit et l'épie,
Il ne m'écoute point...

Il fait quelques pas, songeur.

Oh! ne trouvez-vous pas
Qu'il a changé beaucoup en trois mois?

Signe d'assentiment de Guéros.

Aux repas,
Où il aimait parler, à peine s'il desserre
Les dents.

GUEROS.

Il marche seul, les yeux fixés en terre.
Souvent, il nous évite...

SALEM.

Il éloigne de lui,
Le peuple, qui pourtant le regarde, ébloui.

GUEROS.

Des beaux discours d'antan, ses lèvres sont avares.

GUEROS.

Ses miracles ont moins d'éclat et se font rares.

SALEM.

Il se meut comme en rêve.

GUEROS.

Il écoute, distrait,
Nos propos, quels qu'ils soient.

SALEM.

On s'imaginerait...

Un silence.

GUEROS.

Dites...

SALEM, bas.

Qu'en sa puissance, il n'a plus foi lui-même!

GUEROS, protestant.

Oh!...

SALEM, bas.

Vous souvenez-vous de cette aurore blême
Où l'on s'en fut d'ici sur des barques?

Geste affirmatif de Guéros.

Depuis,
Hérous est un autre homme...

Il se promène de nouveau.

Oh! surtout je ne puis
M'imaginer pourquoi son vouloir le ramène
En ces lieux que naguère il fuyait!.. Une haine
Y rôde autour de lui : cependant, malgré nous,
Il y reste, exposant sa vie aux pires coups!

Un silence. Bruit de pas, à droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, puis, peu à peu, tous les disciples.

ROMMO, suivi de Riguel.

Frères, où est le maître?.. A le perdre, on s'anime...

SALEM, à Guéros.

Que disais-je?

ROMMO.

Où est-il?..

RIGUEL, se retournant vers la droite.

Oui, le peuple, unanime,
Prétend qu'Hérous ici n'est plus en sûreté.

ROMMO.

Frères, prévenons-le...

MARÉOUS, qu'accompagne Phaniel.

Des soldats ont quitté
Le palais tout à l'heure...

PHANIEL.

Et leur troupe s'avance
De ce côté...

Abder entre, sans trouble.

SALEM, amèrement.

Mais nous, nous sommes sans défense.
Je l'avais bien prédit ! Le maître est en danger.
Et, peut-être, n'est-il plus temps de déloger.
Agissons néanmoins : s'il ne veut pas nous suivre,
Emmenons-le par force...

ABDER.

Un fol orgueil t'enivre,
O Salem. Mieux que toi, le maître que tu sers
Sait comment il convient d'éviter ces pervers.
D'ailleurs, rassurez-vous. La foule, sur nous veille.
Elle chérit Hérous d'une amour sans pareille.
Au premier mot de nous, vous la verriez soudain
Se dresser vengeresse et, de sa rude main,
Balayer l'adversaire et ses maigres cohortes,
Comme le vent au loin chasse les feuilles mortes !

Salem hausse les épaules. Il va répondre. Mais, à ce moment, on voit Hérous qui descend le sentier, suivi d'Hémaël.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HÉROUS, HÉMAËL.

Hérous a le visage ravagé et décelant une grande lassitude.

SALEM, allant vivement à sa rencontre.

O maître, par pitié ! fuis sans perdre un instant...
Fuis ces lieux, car déjà sur la route on entend
Le pas lourd des soldats chargés de ta capture...

Hérous sourit tristement et écarte Salem du geste.

ABDER, allant à lui.

Maître, pars si tu veux. Mais qu'un mot te rassure :
Tes partisans sont là, bien armés et nombreux.
Et si l'ennemi vient, tu peux compter sur eux.

HÉROUS, élevant la voix.

Armés ?...

ABDER.

Pardonne-moi : je craignais pour ta tête.

HÉROUS, sévèrement.

J'entends affronter seul les coups de la tempête.
Malheur à toi si par ta faute, homme insensé,
Du sang, hormis le mien, allait être versé !

ABDER, humblement.

Maître, on n'interviendra que si tu le commandes.

HÉROUS, à tous, avec autorité.

Courez vers nos amis. Dispersez-en les bandes.
Que chacun d'eux regagne au plus tôt son foyer.
Se radoucissant.
Frères, on ne doit pas pour un rien s'effrayer.
Vous m'aimez, je le sais, et tremblez pour ma vie.
Mais n'est-ce plus à Dieu maintenant qu'on se fie ?
C'est l'offenser que mettre en doute sa bonté.
Il en arrivera ce qu'il a décrété.
Il leur fait signe de partir.
Allez. Si le sang coule, et fût-ce une humble goutte,
Vous ne me reverrez jamais sur votre route !...
Ils sortent par la gauche et la droite, en se pressant.

SCÈNE IV.

HÉROUS, HÉMAËL.

Hémaël vient lentement à lui et ose le regarder dans les yeux.

Hérous, tu veux mourir !

HÉROUS, gravement.

Hémaël, il le faut.

Un silence.

Que faisais-tu pendant que je priais là-haut?

HÉMAËL.

Je priais à mi-côte.

HÉROUS.

Et pour qui?

HÉMAËL.

Pour toi, maître.

HÉROUS, soupirant.

Ah! j'en ai bien besoin!...

HÉMAËL.

Or, je vais me permettre
De te parler à cœur ouvert.

HÉROUS.

Parle.

HÉMAËL.

Parmi
Ceux qui te suivent, seul tu m'as pris pour ami.
Adorable faveur dont je ne suis pas digne.
Ni talents, ni vertus, non, rien ne me désigne
A tenir une place aussi grande en ton cœur.
Mais non plus, nul ne t'aime avec plus de ferveur;
Mais non plus, nul ne lit comme moi dans ton âme.
Donc, maître bien aimé, découvre-moi le drame
Qui te ronge et qui creuse un souci sur nos fronts.
Cette douleur, veux-tu, nous la partagerons.
Afin qu'à ton épaule elle semble moins dure,
Ah! désormais, Hérous, qu'avec toi je l'endure.

Oui, laisse en moi tomber, quels qu'ils soient, tes aveux ;
Et si tu dois pleurer, nous pleurerons tous deux !

Hérous, qui s'est détourné, pleure, la main sur les yeux. Il laisse choir cette main, regarde Hémaël et va parler. Soudain, Myrielle paraît, échevelée, au fond.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MYRIELLE.

MYRIELLE.

Hérous !...

HÉROUS. Il tressaille au son de la voix de Myrielle. Il se retourne et la considère avec colère. A Hémaël, d'une voix âpre.

N'est-ce pas toi qui demandais la cause
De la morne douleur qui me métamorphose
Et qui me rend l'éclat du soleil odieux ?
Tiens, la voilà, regarde : elle est devant tes yeux !

A Myrielle.

Que viens-tu faire ici ?... Tu viens sans doute encore
M'instruire d'un danger que tu crois que j'ignore ?

MYRIELLE, d'une voix étranglée.

Oui.

HÉROUS.

Femme, laisse-moi : ce fut toi, le danger !
Les bourreaux auraient pu m'étrangler, m'égorger.
Ils auraient pu, c'est vrai, si tu n'étais venue,
Déchirer à grands coups de cordes ma chair nue,
Et me broyer les os dans leurs pinces de fer,
Et me faire expirer en des tourments d'enfer :
Ils ne m'eussent ravi qu'un corps que je méprise.
Toi, tu m'as pris mon rêve, une nuit, par surprise,
Le rêve le plus pur qu'homme vécut jamais,
Et qui m'eût porté l'âme aux plus altiers sommets !

Oui, tu l'as pris vivant, dans tes mains pécheresses,
Et tu l'as étouffé sous tes chaudes caresses!
Que viens-tu me parler de barreaux, de prison,
O toi qui sus si bien enchaîner ma raison!
Que viens-tu me parler de juges, de tortures,
Toi qui brûlas ma chair du feu de tes luxures!
Que viens-tu me parler d'un imminent trépas:
Je suis mort l'autre soir, Myrielle, en tes bras!...

Un silence.

Il ne reste de moi qu'un impuissant fantôme.
On me croyait un dieu... je me sens moins qu'un homme...

Il sanglote, la tête dans les mains. Un temps. Myrielle va à lui et les lui prend. A ce contact, il frémit et la repousse avec violence.

Va-t'en! Va-t'en!...

MYRIELLE, suppliante.

Hérous!

HÉROUS.

Je ne veux plus jamais
Te voir, jamais, jamais!...

MYRIELLE, loin d'Hérous.

Je pars... je me soumets...

Tombant à genoux.

Mais laisse auparavant, oh! laisse-moi te dire...
Tu ne fus pas coupable... Un moment de délire
A tout fait...

Se tournant vers Hémaël.

Oh! c'est bien malgré lui, croyez-m'en,
Qu'il est, cette nuit-là, devenu mon amant...

HÉROUS, d'une voix violente.

Tais-toi!...

MYRIELLE.

Non, laisse encor... S'aimer, c'est donc un crime?
Ah! s'il s'en commit un, tu en fus la victime
Et tu n'as rien perdu de ton ancien éclat...
Je ne sais pas comment t'exprimer tout cela...
Je ne suis qu'une femme ignorante et impure...
Tu ne me croiras pas... Et pourtant, je te jure
Que tu n'as pas failli... Quand on vole une fleur,
Se peut-il qu'elle soit complice du voleur?...

A Hémaël.

Vous, son ami, parlez-lui donc, ô vous qu'il aime...
Dites-lui, comme moi, qu'il est toujours lui-même...

HÉROUS.

Non, non, je t'ai rendu, les sens d'amour brisés,
Etreinte pour étreinte et baisers pour baisers,
Et j'ai vautré ma chair à plaisir dans la boue!...

Criant.

Mais va-t'en donc d'ici!...

A Hémaël, douloureusement.

Les larmes sur sa joue
La font plus belle encore, et je sens, désespoir!
Que je suis prêt à retomber en son pouvoir...

MYRIELLE, se relevant, avec un cri de joie involontaire.

Ah! tu m'aimes toujours!...

Elle va à Hérous.

HÉROUS, hors de lui.

Arrière, arrière, femme!

Se réfugiant contre Hémaël.

Toi, ne me quitte point...

A Myrielle.

Ton amour est infâme...
Et j'exècre, entends-tu, ton corps qui m'affola!

MYRIELLE, se tordant les mains.

Hérous ! Hérous !

HÉROUS, se détournant et criant à Phaniel et à Maréous, qui apparaissent, effarés.

Emmenez-la !... Emmenez-la !...

Il tombe, haletant, sur l'épaule d'Hémaël.
Phaniel et Maréous emportent Myrielle, à moitié évanouie.

SCÈNE VI.

HÉROUS, HÉMAËL.

HÉROUS, à travers ses larmes, à Hémaël, qui le tient embrassé.

Ah !... Je l'aime toujours... Comprends-tu ma misère ?
Elle part... et mon cœur atrocement se serre...
Je ne peux plus ne pas l'aimer — affreux désir !
Et tu vois bien qu'il ne me reste qu'à mourir...

Il se dégage et s'assied, accablé, sur une pierre tombale.

Cependant je l'ai fuie... En le jeûne et les veilles,
J'ai tâché d'oublier, délices sans pareilles,
Le rire tendre de sa bouche et de ses yeux.
Vainement. J'ai pleuré, j'ai crié vers les cieux.
Les cieux sont restés sourds à mes appels funèbres.
Dieu qui me chérissait, me rejette aux ténèbres...
Or malgré son mépris que je sens choir sur moi,
Et malgré mes remords, et malgré mon effroi,
Cette femme, Hémaël, que tout veut que j'abhorre,
— Oh ! c'est là le terrible — eh bien, je l'aime encore..
Je puis bien l'avouer à présent qu'elle est loin.
Toi seul m'entends ici. Nous sommes sans témoin...
Toi seul !... Oh non, un être, et me voit, et me juge,
Aux yeux de qui je ne suis plus qu'un vil transfuge.
Comprends-tu bien cela : j'ai trahi le Seigneur !
Le Seigneur, qui daignait habiter en mon cœur !

Ce cœur, il l'emplissait de sa forte pensée;
Et je l'en ai sans honte à moitié repoussée!
Quand j'eusse dû de tant de gloire être ébloui,
J'ai pu mettre quelqu'un en balance avec lui!
Et dans ce lâche cœur, je ne sais quelle audace
M'a fait, tout un instant, lui marchander la place!
Ah! l'injure sans nom! Ah! l'affront infini!
Comme soudain et justement j'en fus puni:
Dieu m'ignore depuis. Jamais plus sa voix tendre
Ne s'est, hélas! à mon oreille fait entendre...
Quel écroulement!... Oui, pleurons... Naguère encor,
Je me sentais à Dieu lié par un fil d'or:
Un rayon de sa gloire, un pur rayon de flamme,
Me suivant en tous lieux, frappait en plein mon âme
Et la vivifiait d'un effluve embrasé...
Frère, le beau fil d'or pour toujours s'est brisé.
En moi, je n'ai plus foi. J'ai perdu ma lumière,
Et dans l'ombre, je vais, sans force et sans prière...

HÉMAËL, avec élan.

Maître, ne le crois pas... Cette femme a dit vrai:
Non, non, Dieu ne s'est point de ton cœur, retiré.
Jamais la foule, à toi n'accourut plus fidèle.
Et bien que, peu à peu, tu te détournes d'elle,
Elle brûle pour toi du plus aveugle amour.
Tu éclipses les rois. Et nous, ton humble cour,
Rommô, Riguel, Abder, moi, tous, tant que nous sommes,
Nous ne t'avons jamais mis au-dessus des hommes
Avec autant de certitude qu'aujourd'hui.
Ton étoile jamais plus brillamment n'a lui.
O maître saint, tu n'as en rien déchu, te dis-je.
Passes-tu quelque part sans y faire un prodige?
Ne rends-tu plus la vue à ceux qui ne voient plus?
Hier encor, n'as-tu pas ranimé des perclus?

HÉROUS, ému.

Hémaël, connais-tu la beauté de ton âme?
Oh! tu es bon, car tu n'as pas un mot de blâme
Pour celui qui faillit, et qui, vous étant tout,
Se devait de rester pur et droit jusqu'au bout...
Pourtant, n'allègue pas l'un ou l'autre miracle
Dont récemment le peuple acclama le spectacle.
S'ils se sont accomplis, c'est en dehors de moi.
En mon pouvoir, je te l'ai dit, je n'ai plus foi.
Et devant la douleur, maintenant, j'ai l'angoisse
Que sous mes mains, au lieu de fondre elle ne croisse!

Amèrement.

Non, mon rôle est fini. Frère, comment veux-tu
Que j'aille encor parler aux autres de vertu,
Quand je me suis plongé dans le stupre avec joie?
Que j'aille aux carrefours montrer la bonne voie,
Quand moi j'en suis sorti? que je dise: Vivez
Ayant la paix en vous et vous serez sauvés,
Quand la sérénité, de mon âme est bannie?
Qu'à relever qui tombe, encor je m'ingénie,
Quand j'ai failli? qu'enfin, j'ordonne de guérir,
Quand je me sens malade, oh! malade à mourir?...
Non, je me tais, car ce serait une imposture,
Que d'exalter le bien en ayant l'âme impure.
Un autre l'essayerait, en se disant tout bas
Qu'il sert quand même Dieu: moi, je ne le puis pas.

Un silence.

Ah! n'imagine point qu'on en vient là sans lutte.
On se dit: Quoi! l'égarement d'une minute,
Que personne, hormis vous au monde, n'aperçoit,
Efface-t-il vingt ans de victoires sur soi?
Mais la durée importe peu, de la défaite:
On tombe entièrement lorsqu'on tombe d'un faîte...
Un doute me restait cependant. Aujourd'hui,
Une dernière fois, j'ai supplié Celui

Dont la voix m'arrivait lorsque j'en étais digne,
De m'indiquer, ne fût-ce au moins que par un signe,
Si j'étais libre encor d'enseigner en son nom.

Un temps.

Or ce signe, il le fait, mais pour répondre non!..

Sur un geste interrogateur d'Hémaël.

Oui, c'est lui qui m'envoie à l'instant Myrielle,
Pour que dans l'affre du remords qui me bourrèle,
Je comprenne, devant l'objet de mon péché,
A quel point l'esprit saint s'est de moi détaché.

HÉMAËL.

Non, c'est pour t'affirmer, puisque tu l'as chassée,
Qu'en subjuguant ton cœur, tu sauves ta pensée...

HÉROUS.

Ah! tais-toi, Dieu qui voit mon misérable cœur,
Sait trop combien l'amour y règne encor vainqueur.
Il m'éloigne, à bon droit indigné, de sa table,
Et son mépris m'est tellement insupportable,
Qu'avec une âpre joie, — et comme un châtiment —
J'accepte de marcher au gibet infamant...
De mes jours, volontiers, je fais le sacrifice.
Je pars sans achever mon œuvre, et c'est justice!

HÉMAËL, *avec élan.*

O maître bien-aimé...

HÉROUS.

Frère, ne pleure pas;
Car Dieu sera touché, vois-tu, de mon trépas.
C'est le dernier espoir auquel mon cœur s'attache
Qu'en subissant la mort, j'effacerai la tache
Qui me brûle le front d'un implacable feu.
En expiant ainsi, je reconquerrai Dieu.
Il me pardonnera: notre œuvre aura son heure...

Bruit de pas et rumeurs à droite.
D'une voix forte.

Mais il faut pour cela que, dès demain, je meure!

Le bruit s'accentue. Des soldats conduits par Sandras font irruption à droite. Les disciples rentrent précipitamment par la gauche, Salem en tête.

SCÈNE VII.

HÉROUS, HÉMAËL, SANDRAS, LES DISCIPLES, LES SOLDATS.

SALEM, venant vivement à Hérous.

Maître, fuis... Les voilà!...

SANDRAS.

Holà! je parle à tous.
Quel est celui de vous que l'on appelle Hérous?

ABDER, ironiquement.

Ne le connais-tu pas? Les enfants de la ville
Pourraient te le montrer, soldat, entre dix mille.

SANDRAS, même ton.

Ces enfants, par malheur, s'ébattent loin d'ici.
Indique-le-moi donc toi-même.

HÉROUS, s'avançant, d'un ton plein de douceur.

Le voici.
Homme, que me veux-tu?

SANDRAS.

Deux choses.

HÉROUS.

La première?

SANDRAS, lui mettant brutalement la main sur l'épaule.

J'avise ta personne et la fais prisonnière.

HÉROUS.

Et la seconde ?

SANDRAS.

Attends.

Aux disciples.

Eloignez-vous.

Hérous leur fait signe d'obéir. Ils se reculent un peu. Sur un geste de Sandras, les soldats se retirent aussi vers le fond.

HÉROUS, à Sandras.

Hé bien ?

SANDRAS.

Je me nomme Sandras. Ce nom ne te dit rien ?

HÉROUS.

Rien.

SANDRAS, moins haut.

Et cet autre nom : Myrielle !

HÉROUS, avec hauteur.

Peut-être.

SANDRAS.

Prends garde : il n'est plus temps de te railler, beau maître.
Par deux fois, tu t'es mis entre elle et mon désir,
Un désir dont je meurs, que je veux assouvir
Et que j'assouvirai, dût m'engloutir la terre !...
Le mal que tu me fis put être involontaire,
Je ne t'en hais pas moins...

La main sur son glaive.

et si je m'écoutais !...
Mais mon ressentiment, pour l'instant, je le tais...
Or voici : le bourreau m'attend. Tu en es cause...

Mouvement d'Hérous.

Oh ! ce n'est pas non plus ta faute... Au fond, la chose
Est telle . Mais j'échappe au supplice promis,
Si, vivant, je t'amène à tes durs ennemis...

Bas.

Eh bien, je ne vois qu'elle et mon ardente envie ;
Et quoique à ce jeu-là, j'aventure ma vie,
Pars : si tu me la rends, tu es libre d'aller...

HÉROUS, fièrement.

Qui crois-tu que je sois pour ainsi me parler ?
Apprends qu'eussé-je encore à vieillir cent années,
Toutes les cent par le bonheur illuminées,
Je n'hésiterais pas à mourir aujourd'hui,
Plutôt que de te dire où Myrielle a fui.

Un silence.

D'ailleurs à le savoir, je ne veux condescendre :
Mon cœur n'est désormais que fumée et que cendre.

SANDRAS, avec un mauvais sourire.

Et puis, tu me hais trop pour me prendre en pitié.

HÉROUS, simplement.

Non, je t'aime, mon frère, et non pas à moitié.

Mouvement de Sandras.

Car, à ton tour, écoute.

Montrant ses disciples.

Ils n'ont qu'à faire un geste ;
Et la cité vous brisera, qui vous déteste.
Du moins, je puis, tu n'iras pas le dénier,
A d'autres gens que toi me rendre prisonnier.
Tu meurs quoi qu'il arrive... et je te laisse vivre,
Quand cette femme, ainsi, — qui sait ?— je te la livre...

Lui mettant la main sur l'épaule.

Et maintenant, prétendras-tu que je te hais ?

SANDRAS, bouleversé soudain et baissant la tête.

Non...

Il réfléchit et fait quelques pas.

Je ne comprends pas...

Un silence. Il vient à Hérous.

Tiens, je suis bien mauvais;
Mais meurs tranquille : je n'aurai celle que j'aime,
Que si son cœur à moi se donne de lui-même...

HÉROUS, élevant la voix.

A présent, conduis-moi vers les juges, Sandras,
Et vers la mort... Un jour, comme eux, tu paraîtras
Devant le Juge auquel ne se soustrait personne...
Qu'il vous soit indulgent !... Pour moi, je vous pardonne..

Il marche vers les soldats. Les disciples se précipitent pour s'interposer. Hérous lève la main et les arrête. Il leur sourit et part, escorté de Sandras et des soldats.

RIDEAU.

ACTE CINQUIÈME

Un chemin en pente sur un large côteau rocheux et dénudé. Au fond, très loin et en contrebas, par delà un parapet de pierre, une ville d'Orient sommeille, blanche sous ses palmiers. A droite, un bouquet de cèdres. C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, des soldats, assis sur le parapet ou appuyés contre, jouent aux dés. L'un d'eux, armé d'une pique, surveille la route vers la gauche, et maintient les gens du peuple à distance, de façon à réserver un espace libre au centre et vers la droite. On entend la rumeur d'une foule qui stationne, mais on n'en voit que les gens des premiers rangs, qui occupent le côté gauche de la scène. Sandras se promène, songeur, au premier plan, à droite.

SANDRAS, SOLDATS, GENS DU PEUPLE.

Ceux-ci sont assis sur des quartiers de rocs ou devisent, debout, réunis en petits groupes.

Premier groupe : UNE FEMME, à un homme qui, juché sur une grosse pierre, regarde vers le bas, à gauche.

Viennent-ils ?

L'HOMME.

Pas encore.

UN AUTRE.

Ils ne tarderont guère.

Second groupe : UN HOMME.

Que font là ces soldats ?

UN AUTRE.

C'est ici d'ordinaire,
Que le condamné peut s'arrêter un instant,
Dernier répit, non loin du gibet qui l'attend!
La troupe que voilà le reçoit de l'escorte
Et, le cas échéant, prête au bourreau main-forte.

Troisième groupe :
UN VIEILLARD, à un jeune homme qui l'accompagne.

Occupons cette place : on y sera très bien
Pour voir le patient.

Second groupe : UNE FEMME.

C'est un magicien
Qui blasphémait le Ciel et qui servait le diable.
Du moins, on me l'a dit.

Premier groupe : UN HOMME.

Est-il si redoutable,
Qu'il faille des guerriers pour aider le bourreau?

SECOND HOMME.

Il ne froisserait pas l'aile d'un passereau.

UNE FEMME.

C'est l'homme le plus doux qui vécut sur la terre.

SECOND HOMME.

Oui, mais ses partisans, qu'à grand'peine on fait taire,
Sont là parmi la foule ; et d'aucuns, à tout prix,
Veulent le délivrer...

UN AUTRE.

Je n'en suis pas surpris,
Car cet homme est un saint.

LA FEMME.

On croit que Dieu l'inspire.

Second groupe : UN HOMME.

...Un corrupteur, un criminel, si ce n'est pire!

UNE FEMME.

Et les prêtres l'ont fait condamner justement...

Troisième groupe : LE VIEILLARD, au jeune homme.

Prends patience : il passera dans un moment...

Le bruit de la foule redouble. Clameurs. Tous se tournent et regardent vers la gauche. Soudain, des soldats débouchent de ce côté, entourant Hérous et maintenant la foule du bois de leurs piques. Sandras s'avance vivement, se saisit d'Hérous et l'entraîne à droite. Ses hommes repoussent la foule vers la gauche.

LES SOLDATS, à la foule.

Allons!... Retirez-vous!... Arrière!... Au large!...

SCÈNE II.

SANDRAS, HÉROUS, QUELQUES SOLDATS, au fond, faisant face à la foule invisible, et tournant à moitié le dos au spectateur.

SANDRAS, à Hérous, à mi-voix.

Maître,
Ce que j'ai dit est dit. Je ne suis pas un traître...
Bien qu'en te revoyant, je me défende mal
D'un sentiment jaloux, tu me fus trop loyal,
Pour que devant la mort, à regarder si laide,
Je ne t'apporte pas, telle quelle, mon aide...
Quand le bourreau viendra, je ferai mon devoir.
Mais d'ici-là, Hérous, je puis ne pas tout voir...

HÉROUS.

Frère, il faut en ce jour que mon sort s'accomplisse;
Mais j'aurai moins de peine à vider mon calice,

Puisque tu seras là pour soutenir ma main...

Se tournant vers la gauche.

Or, permets maintenant qu'arrive à moi l'essaim
Des disciples aimés que le soldat repousse.

Sandras va vivement aux soldats. Il fait un geste d'appel et laisse passer Hémaël, Rommô, Abder, Riguel et le gros des disciples, cependant qu'il se tient en arrière.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES DISCIPLES.

HÉROUS, avec émotion.

O frères bien-aimés, accourez, troupe douce,
Qui de votre pasteur eûtes toujours souci
Et lui restez fidèle aux mauvais jours aussi...

Gravement.

Le moment est venu de nous quitter...

Plusieurs se détournent pour cacher leurs larmes.

SALEM, avec emportement.

Folie!
Laisse-nous te sauver...

HÉROUS, très doux.

Ami, jusqu'à la lie,
Je dois boire ma coupe...

ABDER, désespéré et lui prenant une main.

O maître, entends nos voix.
N'auras-tu pas pitié du trouble où tu nous vois?
Qu'allons-nous devenir sans toi, notre lumière?

HÉMAËL, tombant à ses pieds et lui prenant l'autre main.

Pour la dernière fois, ô Hérous, la dernière,
Je t'implore à genoux: disparais, si tu veux,
Mais ne t'arrache pas sans retour à nos vœux!

HÉROUS, se penchant vers Hémaël, à part.

Mes remords sont de ceux qu'hélas! rien n'atténue.
Vers moi s'en vient la mort: elle est la bienvenue!

Il le relève. Haut, à tous.

Je meurs, mais mon esprit luira toujours en vous.
Je meurs, mais je survis dans votre cœur à tous.
Vous n'étiez qu'un troupeau que conduisait un maître.
Or, en chacun de vous, un autre Hérous va naître,
Plus fort que je ne fus, oui, je vous le promets.
Frères, à votre tour, montez sur les sommets.
Vous pouvez désormais vous passer de tutelles:
Regardez l'horizon et déployez vos ailes!

ABDER.

Maître, songe à ton œuvre...

HÉROUS.

Ah! ne sentez-vous pas
Combien vous la rendra plus chère, mon trépas?
Vous vous direz: Pour elle est tombé notre frère,
Et rien ne pourra plus jamais vous en distraire.
Si sans souffrance, dans mon lit, je succombais,
Pour moi, braveriez-vous, et prisons, et gibets?
Frères, la tâche est rude où ma voix vous convie;
Mais vous y laisserez, s'il le faut, votre vie;
Car vous vous souviendrez que, soumis à mon sort,
Tranquille et souriant, pour elle je suis mort!

HÉMAËL, pleurant.

Ne plus te voir, ne plus t'entendre, hélas!

HÉROUS, souriant et l'embrassant.

Moïse
N'est pas entré vivant dans la Terre promise...

Levant la main.

Allez partout, porteurs de mon enseignement;
Et que mon cœur, par vous, batte éternellement!...

Mélita, soutenue par Janina, paraît au fond. Les disciples se retirent. Les soldats les font sortir pendant les premières répliques. Seuls restent, à l'écart, Hémaël et Rommô.

SCÈNE IV.

HÉROUS, MÉLITA, JANINA, SANDRAS, LES DEUX DISCIPLES, SOLDATS.

Sandras et les disciples se tiennent au fond, près des soldats.

HÉROUS, tressaillant et levant les yeux au ciel.

Soutenez-moi, Seigneur!...

MÉLITA, le prenant dans ses bras.

O mon fils, tête chère...
Je te l'avais bien dit...

HÉROUS.

Ne parlez pas, ma mère...
Laissez-moi mon courage... Ah! certe, il est profond;
Mais à vos premiers mots, je le sens qui se fond...

MÉLITA.

Tu ne vas pas mourir,n'est-ce pas?...Vois mes larmes...
Dans la foule, là-bas, tes amis sont en armes.
Ils n'attendent qu'un signe... Appelle-les, enfant.
Pense à ta vieille mère et que son cœur se fend...
Non, il ne se peut pas que, si jeune, tu meures...
Mon fils, ressouviens-toi de nos blanches demeures,
Où, tout petit, je te berçais sur mes genoux.
Du jour où tu naquis, mon amour te fut doux..
Mon enfant préféré... rappelle-toi l'année
Où tu faillis périr... Ai-je pas, acharnée,

Ranimé par mes soins tes membres languissants?
Etait-ce pour te perdre en la fleur de tes ans?
Et plus tard quand, rêveur, au sortir de l'enfance,
Tu vivais à l'écart, qui donc prit ta défense
Contre le rire hostile ou le mépris des gens?..
Contre tes frères même à demi indulgents?...
Las! ils voulaient me suivre... On a craint leur colère:
Tous deux sont en prison...

HÉROUS, avec un sourire triste, et à part.

On ne les tiendra guère...

MÉLITA.

Oh! le temps presse, enfant... N'est-ce pas, Janina,
Qu'un fils doit se soumettre à sa mère?... Et qu'il n'a,
Quand comme moi vers le sépulcre elle se traîne,
Qu'un seul devoir: ne pas lui faire de la peine?...
Et quelle peine, ô Dieu!...

JANINA, suppliante.

Hérous, vois son effroi,
Et calme mes remords... Si tu meurs, c'est par moi:
Ne t'ai-je pas naguère imploré pour Colombe,
Et poussé vers le bord du gouffre où ton pied tombe?

HÉROUS, gravement.

Le Maître au nom de qui tu me criais pitié,
Aujourd'hui, vous l'avez l'une et l'autre oublié...
D'un ton doux.
Femmes, ne pleurez pas! Mon trépas volontaire
Va faire, je le sens, éclore sur la terre,
En servant les desseins infinis du Seigneur,
Un peu plus de lumière, un peu plus de bonheur...
Oui, par ma mort vivra la plus belle des causes!..
Vous vous consolerez en pensant à ces choses...

MÉLITA, défaillant presque et tendant les bras vers Hérous.

Hérous!... mon pauvre enfant!...

HÉROUS, avec douleur.

Ah!.. partez toutes deux...

Se tournant, désespéré, vers les disciples.

J'accepte de mourir, mais non pas sous leurs yeux!...

JANINA, montrant sa mère, qu'elle est obligée de soutenir.

Veux-tu donc la tuer?...

HÉROUS, élevant la voix.

Veux-tu que le sang coule?
Veux-tu voir ces soldats s'élancer sur la foule?
De morts et de blessés, veux-tu voir ces chemins
Se joncher tout à coup? Compte les orphelins
Et les mères en deuil qui maudiraient cette heure!
Allez, résignons-nous: il vaut mieux que je meure...

Hémaël et Rommô se sont approchés, suivis de Sandras et de quelques soldats.

MÉLITA, tout en larmes, aux soldats.

Non... ne le prenez pas... Attendez un moment...
C'est mon fils... voyez-vous...

HÉROUS, la serrant sur son cœur.

Oh! ma pauvre maman!..

Elle s'évanouit. Il la remet dans les bras de Janina et des deux disciples, après l'avoir lentement embrassée. Cependant qu'on l'emporte, il fait un long geste d'adieu à sa sœur, qui se retourne au moment de sortir de scène.

A Sandras.

Eloigne-les, Sandras. . je mourrai plus tranquille...

Sandras sort. Les soldats repoussent de nouveau les gens du peuple. Deux gardes attendent seuls au fond, presque continuellement tournés vers la foule.

SCÈNE V.

HÉROUS, MYRIELLE, DEUX SOLDATS, au fond; puis, à la fin, LE BOURREAU, SANDRAS, SOLDATS et GENS DU PEUPLE.

MYRIELLE.

Elle arrive du bouquet de cèdres, par le premier plan. Elle se tient à dessein loin d'Hérous.
D'une voix oppressée.

Ecoute... je sais bien que tout est inutile...
Que ton corps va saigner dans des tourments affreux...
Et que tu vas mourir, parce que tu le veux...
Attends... ne parle pas... non, laisse-moi te dire...
J'étais folle tantôt... Pour vous, un tel martyre!...
N'ayez pas peur que je m'approche trop de vous...

Elle s'agenouille simplement, loin d'Hérous.

On nous voit... Mais ici, je me mets à genoux...
On croira que je suis une humble pécheresse,
Qu'à vos yeux indulgents, le repentir adresse...
En somme, c'est cela que je suis à vos pieds...
En ce suprême instant, nous sommes épiés:
Je ne bougerai pas... Il convient que personne,
D'avoir pressé ma main, jamais ne vous soupçonne...
Je serai sage... mais il faut, mon adoré,
Que tu m'écoutes jusqu'au bout...

HÉROUS.

J'écouterai.

MYRIELLE, se relevant.

Vois-tu bien, si tu meurs, moi seule en suis la cause...
Tu m'aimes malgré toi, mais cet amour s'oppose
— Oh! je sais trop comment, oh! je sais trop pourquoi —
A ce qu'en ton pouvoir, tu conserves la foi:
Tu marches en plein ciel et nimbé de mystère;
Je te ramènerais de nouveau sur la terre;
Cela ne se peut plus... Or, tu sens, n'est-ce pas,
Que tant qu'autour de toi s'attarderont mes pas,

Jamais la paix d'antan n'habitera ton âme.
Tu te dis — et tu as bien raison — cette femme,
Si loin que pour la fuir, devant moi j'aille droit,
Saura me retrouver. Oui, ton cœur le prévoit,
Myrielle jamais ne pourra te promettre
De vivre sans t'aimer... Et tu penses, ô maître,
Que puisque notre amour coupable est le plus fort,
On ne s'y soustraira qu'en se donnant la mort...
Et c'est la vérité... Je comprends tes détresses...
Mais faut-il donc que ce soit toi qui disparaisses?
Songe au peu que je suis, mise à côté de toi;
Songe à ceux qui, charmés, dans ta parole ont foi;
Songe qu'aux malheureux, tu es bien nécessaire.
Moi, que je vive ou non, cela que peut-il faire?
Veux-tu que je me tue à tes pieds, dis, veux-tu?

Elle s'agenouille de nouveau et elle tire un poignard de sa robe. Mouvement d'Hérous.

Laissez faire à mon bras cet acte de vertu:
Oui, vous retrouverez votre paix étoilée;
Et moi je m'éteindrai, doucement consolée,
Vous ayant délivré d'un amour dégradant...
Oh! laissez-moi mourir, maître, en vous regardant...

HÉROUS.

Non, non, jette ce fer... Seul, il faut que je meure!

Myrielle se lève brusquement.

Ne bouge pas de là, Myrielle... Demeure
A cette place, loin, oh! oui, bien loin de moi...
Je ne veux pas que nous cédions à notre émoi;
Car la foule attentive est là qui nous contemple,
Et ma fin doit rester comme un hautain exemple....
Quoi que l'on dise ou fasse, oh! sache bien d'abord
Que rien ne me pourra détourner de la mort...
Mais rien ne peut non plus empêcher qu'à cette heure,
Je me penche attendri sur ton âme qui pleure,
Pour te crier enfin mon amour éperdu...
Après tant de douleurs, ce bonheur t'est bien dû

D'apprendre de ma bouche à quel point je t'adore...
Myrielle veut aller à lui.
Non, non, n'approche pas!... Ecoute, écoute encore...
Je te fus bien cruel, et pourtant je t'aimais.
Je t'aimais ardemment, Myrielle, et jamais,
Mon cœur hostile aux pièges bas que la chair dresse,
Ne s'est senti pour toi plus gonflé de tendresse,
Que le jour où, malgré tes pauvres yeux si doux,
Je te laissai gémir en vain à mes genoux...

MYRIELLE, d'une voix basse et déchirante.

Ne meurs pas... ne meurs pas... Pitié! puisque tu m'aimes!

HÉROUS.

Ah! je suis resté sourd, lorsque mes amis mêmes
Sont venus m'implorer. Pourtant, à mon appel,
Chacun d'eux déserta son vieux toit paternel.
J'ai pu, sans défaillir, voir les pleurs de ma mère
Et de ma sœur. Pourtant l'une et l'autre m'est chère.
Mais à toi, que te dire?... Epargne ton ami,
Dont le cœur à ta voix se sent mal affermi.
De trop de coups affreux à la fois on l'accable.
Ne sens-tu pas combien doit être irrévocable
Le destin qui l'attend, pour qu'il t'ait, sans détour,
Fait le brûlant aveu d'un si coupable amour?
Ah! comprends que cette heure est sa toute dernière.
Voulût-il maintenant revenir en arrière,
Il ne le pourrait plus...
Il remonte lentement.

MYRIELLE, criant presque, les bras tendus vers lui.

Hérous!.. au nom des Cieux,
Mon bien-aimé, sois-moi miséricordieux!
Elle s'avance vers lui.

HÉROUS, suppliant.

Oh! reste là... Je t'aime...

MYRIELLE, allant se mettre à ses pieds.

Ah! que du moins j'embrasse
Le pan de ton manteau...

HÉROUS, levant la main.

Va, Myrielle!

MYRIELLE.

Grâce!

Sanglotant.

Oh! mon Dieu!... t'en aller... toi si noble et si beau...
T'en aller... dans le froid éternel du tombeau!...

HÉROUS, montrant le ciel.

Mais mon âme, au Seigneur, s'envole, repentie!

A ce moment, le bourreau paraît, des cordes à la main.

MYRIELLE. Elle se dresse, échevelée, toute blanche et pousse un long cri.

Ah!

Elle tombe. Sandras rentre, suivi des soldats et de la foule. Tous s'arrêtent. Sandras voit Myrielle : il se précipite sur elle et lui tâte le cœur, anxieux. Une femme s'empresse pour l'aider. Un silence.

SANDRAS, d'un ton farouche, à la femme.

Laissez... Elle est morte!...

HÉROUS.

Il regarde longuement Myrielle. Puis il s'avance d'un pas résolu vers le bourreau. A celui-ci.

Allons!..

A lui-même, et à demi tourné vers le spectateur.

Je me châtie!..

RIDEAU.

Liége, 1909.

PQ 2603 O238H4
Bodson, Félix
Hérous

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 14 021 1